

LITTÉRATURES

Yasmina Khadra ;  
Michèle Lesbre ;  
David Bosc ; Cypora  
Petitjean-Cerf ;  
Léonora Miano ;  
Pages III à V

Brigitte Giraud ;  
Charles Dantzig ;  
Doris Lessing ;  
Michele Mari ;  
Nabil Naoum

LIVRES DE POCHE

« Voleurs ! », réédition  
de sept romans  
de Georges Darien ;  
Mia Couto ;  
Lettres de Pelafina  
Page VI



RENCONTRE

CHRISTOPHE HONORÉ

Dans « Le Livre pour enfants »,  
l'écrivain et cinéaste, auteur de nombreux  
ouvrages pour la jeunesse, se dévoile,  
tout en restant à distance de l'autobiographie  
Page VIII

# Sapienza, princesse hérétique

En 1998, paraissait en Italie un long roman posthume, rédigé par une comédienne qui avait publié quelques récits autobiographiques. La traduction française de cet objet non identifié révèle une œuvre exceptionnelle

■ René de Ceccatty



Si la Sicile nous a habitués aux cas littéraires, on peut s'étonner tout de même de l'apparition inattendue de ce vaste roman, surgi de nulle part, et qui, après avoir été refusé par les grands éditeurs italiens, s'est imposé à titre posthume, par un bouche à oreille lent, mais sûr. Est-ce un nouveau *Guépard*, autre chef-d'œuvre qui ne fut lu qu'après la mort de son auteur ? Est-ce un nouveau *Hercynus Orca*, fameux monstre littéraire de Stefano D'Arrigo (encore inédit en français) ? C'est une incontestable découverte, un survol phénoménal de l'histoire politique, morale et sociale de l'Italie, sous le regard d'une narratrice sicilienne merveilleuse dans ses élans parfois rationnels, parfois passionnels, et c'est la révélation d'un tempérament d'écrivain hors pair.

Goliarda Sapienza, née en 1924 à Catane, en Sicile, et morte en 1996, laissait donc ce manuscrit dont les directeurs littéraires s'étaient désintéressés pendant vingt ans et que son dernier compagnon, Angelo Maria Pellegrino, publia intégralement chez un petit éditeur (Stampa Alternativa) qui, du vivant de l'auteur, n'en avait proposé que le début (en 1994). Elle n'était pourtant pas inconnue. Comédienne cantonnée dans de petits rôles au cinéma – elle apparaît dans *Senso* de Visconti et, ce qui n'est pas sans intérêt, on lui fait jouer souvent des révolutionnaires et des religieuses... –, mais plus reconnue au théâtre, elle avait

épousé le cinéaste Francesco Maselli et donnait, à Rome, des cours d'art dramatique qui ont marqué ses élèves. Elle avait produit un scandale éphémère avec deux livres, l'un consacré à ses séjours dans un hôpital psychiatrique, l'autre à son incarcération pour un vol de bijoux. Ce deuxième récit, *L'Università di Rebibbia* (une prison près de Rome), lui valut une estime et une notoriété passagères.

Les dimensions de *L'Art de la joie* et son ambition ne sont peut-être pas les seules causes de la défiance éditoriale. La personnalité écrasante de l'auteur et la psychologie de sa protagoniste, Modesta, sont faites pour déranger. Trop d'exaltation et de crudité dans les scènes sexuelles, trop d'intelligence et de liberté. Oui, il y a de très longs dialogues, oui, des scènes oniriques où l'on quitte terre, oui, des tabous sexuels et fami-

liaux transgressés, l'amour conçu comme un absolu charnel, la vie confrontée des petites gens et des aristocrates, des militants socialistes et des premières féministes, il y a un viol, des amours entre femmes, des tentatives de suicide, oui, il y a Stendhal et Kerouac, la littérature russe et Edgar Allan Poe. Et cela n'a pas plu ?

Qu'était l'Italie littéraire en 1976, quand Goliarda Sapienza terminait ce livre stupéfiant ? Un pays qui avait du mal à se regarder lui-même et à choisir une langue romanesque. La néo-avant-garde avait essayé, en vain, de faire table rase du réalisme. Pasolini avait réinventé le roman social, mais sa personnalité ne pouvait être imitée. Anna Maria Ortese avait elle-même écrit un livre énorme et inclassable, sur Naples, *Le Port de Tolède*. Elsa Morante, surtout, avait publié la *Storia*, dont l'héroïne Ida, quoique plus démunie intel-

lectuellement, avait quelques traits communs avec la Modesta de cet *Art de la joie*. Mais peut-être ne voulait-on pas prendre au sérieux une comédienne qui écrivait ?

Et pourtant, Modesta, sa protagoniste, a une façon unique de décrire le monde et ses pulsions. Née en 1900 (un quart de siècle avant l'auteur), elle arrive dans un univers que la pauvreté, la maladie (elle a une sœur handicapée), la tragédie (un viol) pourraient rendre étriqué, parce que paradoxalement dominé par un excès de sentiments et d'événements. Il n'en est rien, grâce à sa sensibilité, à sa volonté et à une énergie vitale qui parcourt tout le livre. Grâce surtout à des rencontres, dans le couvent où on la place d'office, puis dans la famille princière Brandiforti dont elle va devenir le pivot. Séduisant plusieurs membres de cette famille, elle va épouser le prince, débile mental, mais vivre l'amour avec d'autres, hommes et femmes. De ces personnages qui l'entourent se détachent plusieurs figures : avant tout Beatrice, sa complice passionnée qu'elle arrache à une sorte de fatalité, et Carmine, l'homme humble avec lequel elle découvre et redécouvre la plénitude sexuelle.

On se doute que Goliarda Sapienza a lu D. H. Lawrence, avec qui elle partage un idéalisme social et amoureux, une utopie panthéiste et sensuelle, un esprit inéluctablement hérétique. Mais dans sa narration très libre, où alternent les descriptions poétiques et érotiques, les analyses psychologiques d'une rare profondeur et les dialogues aux digressions irréalistes, dans son acuité politique (les parents de l'auteur étaient des militants socialistes ayant activement combattu le fascisme), se dessine un projet à la fois historique et littéraire qui n'appartient qu'à elle et dont peut-être on ne saurait imaginer la conception ailleurs qu'en Sicile.

Historique, parce que Goliarda Sapienza veut, explicitement, décrire et comprendre des mouvements sociaux, à travers la libre circulation de son personnage, entraîné par sa sincérité et son courage, dans plusieurs milieux de Catane. Modesta converse, avec la même aisance, avec des religieuses illuminées ou perverses, avec une aristocrate déchu, avec un jardinier sensuel et respectueux jusque dans le désir, avec un intellectuel (le médecin Carlo, autre figure frappante du roman), avec Beatrice, celle à laquelle la liera un amour indéfectible, et avec tous les représentants des générations suivantes qui renouvelleront l'histoire de la Sicile et ressusciteront Modesta dans sa vieillesse, en appliquant ses leçons d'indépendance.

Littéraire, parce que le rythme de narration est commandé par le style, animé de l'intérieur. Roman subjectif, *L'Art de la joie* n'obéit pas aux lois du naturalisme. Trop de « monstres », comme elle le dit elle-même, et d'attention portée à

la folie ? Mais où est la folie ? « Je commençais maintenant à connaître l'animal-homme et je savais que nous apparaît comme folie toute volonté contraire à nous, existant chez les autres, et comme raison ce qui nous est favorable et nous laisse à l'aide dans notre façon de penser. » Une trop insistante présence de la mort, surnommée la Certa (la Certaine) ? On est en Sicile. Mais qu'on ne s'attende pas à des stéréotypes sur ce sujet. La mort, comme l'amour, recèle autre chose que ce que les mots désignent d'ordinaire : « Le mal réside dans les mots que la tradition a voulu absolus, dans les significations dénaturées que les mots continuent à revêtir. Le mot amour mentait, exactement comme le mot mort. Beaucoup de mots mentaient, ils mentaient presque tous. Voilà ce que je devais faire : étudier les mots exactement comme on étudie les plantes, les animaux... » C'est ce travail sur le langage qui a permis une telle liberté de pensée et de style. Un style généreux, si l'adjectif ne paraît pas désormais galvaudé. Et qui nous arrive en français dans une traduction précise, fluide et lyrique.

**L'ART DE LA JOIE**  
(*L'Arte della gioia*)  
de Goliarda Sapienza.  
Traduit de l'italien  
par Nathalie Castagné,  
éd. Viviane Hamy, 640 p., 24 €.

APARTÉ

Blanchot  
intime

**CES DEUX MOTS** ne vont pas ensemble. Aucun écrivain majeur du siècle passé n'a scellé sa vie personnelle, intime, comme Maurice Blanchot, mort en 2003. Aucun ne poussa aussi loin le goût, ou plutôt la nécessité, du secret, de la disparition et de l'invisibilité. On peut à peine y croire : il n'existe aucune image représentant Blanchot après les années 1930, à l'exception d'un cliché dérisoirement volé sur le parking d'un supermarché pour le magazine *Lire* en 1985. Ce n'était pas une coquetterie ou une pose de sa part, mais une manière radicale de faire entendre la nature de son engagement. Un engagement littéraire certes, mais aussi, indissociablement, politique, civique, moral. Avec, comme point de butée absolu, la Shoah et les totalitarismes du XX<sup>e</sup> siècle.

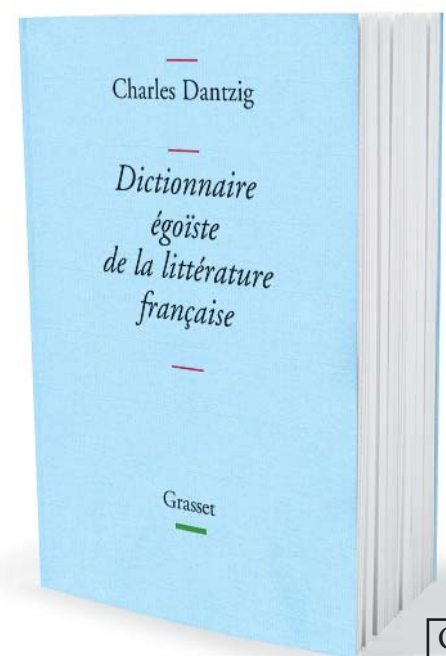
Pour toutes ces raisons, et aussi pour leur contenu propre, les lettres de Maurice Blanchot que Michel Deguy et Denis Aucouturier présentent dans la dernière livraison de la revue *Po&sie* (1) sont d'un intérêt exceptionnel. Etrangement, cette publication ne viole pas d'une manière posthume, en levant quelque secret, la constante volonté de l'écrivain...

Patrick Kéchichian  
Lire la suite page VIII

(1) N° 112-113, Belin, 252 p., 20 €.

## « Un chef d'œuvre. »

Bernard Frank, *Le Nouvel Observateur*



EXTRAIT

« Je me trouve à présent dans l'obscurité de la chambre où l'on dormait, où l'on mangeait pain et olives, pain et oignon. On ne cuisinait que le dimanche. Ma mère, les yeux dilatés par le silence, coud dans un coin. Elle ne parle jamais, ma mère. Ou elle hurle, ou elle se tait. Ses cheveux de lourd voile noir sont couverts de mouches. Ma sœur assise par terre la fixe de deux fentes sombres ensevelies dans la graisse. Toute la vie, du moins ce que dura leur vie, elle la suivit toujours en la fixant de cette façon. Et si ma mère – chose rare – sortait, il fallait l'enfermer dans les cabinets, parce qu'elle refusait de se détacher d'elle. Et dans ces cabinets elle hurlait, elle s'arrachait les cheveux, elle se tapait la tête contre les murs jusqu'à ce qu'elle, ma mère, revienne, la prenne dans ses bras et la caresse sans rien dire. » (Page 9.)

L'ÉDITION FRANÇAISE

Flammarion rachète Climats

Le groupe Flammarion a annoncé, mercredi 14 septembre, le rachat des éditions Climats. Frédéric Joly, qui assurait la direction éditoriale de Climats, rejoint Flammarion comme directeur littéraire. Créées en 1988 et installées dans la banlieue de Montpellier, les éditions Climats ont bâti un catalogue généraliste (littérature, essais, policiers, textes érotiques) : elles devaient « poursuivre leur développement avec plus de moyens et de visibilité chez Flammarion », en complémentarité avec Aubier, a précisé Gilles Haéri, directeur de Flammarion. A partir de 2006, Climats, jusqu'à présent distribué par Harmundia Mundi, devrait passer chez UD, le distributeur de Flammarion, et publier entre 10 et 15 nouveautés par an.

■ **SÉLECTION DU PRIX MÉDICIS.** Le jury du prix Médicis a communiqué, mardi 13 septembre, sa première sélection en vue du prix qui sera décerné le 7 novembre. **Pour les romans français** ont été retenus : *Demain, je m'enfuis de l'enfer*, de Jean-Marc Benedetti (Grasset) ; *Un instant d'abandon*, de Philippe Besson (Julliard) ; *Les Pays immobiles*, de Bayon (Grasset) ; *Le Petit Bonzi*, de Sorj Chalandon (Grasset) ; *Bang ! Bang !*, de Christophe Donner (Grasset) ; *Asiles de fous*, de Régis Jauffret (Gallimard) ; *J'ai renvoyé Marta*, de Nathalie Kuperman (Gallimard) ; *Waltenberg*, de Hédi Kaddour (Gallimard) ; *Champsecret*, de Gilles Leroy (Mercure de France) ; *La Méthode Mila*, de Lydie Salvayre (Seuil) ; *Le Rire de l'ogre*, de Pierre Péju (Gallimard) ; *Rapaces*, de Anna Moï (Gallimard) ; *Fuir*, de Jean-Philippe Toussaint (éd. de Minuit) ; *Histoire de la grande maison*, de Charif Majdalani (Seuil) ; *Le Ciel pour mémoire*, de Thomas B. Reverdy (Seuil) ; *Falaises*, d'Olivier Adam (éd. de L'Olivier). **Pour les romans étrangers** sont en lice : *Sous un autre jour*, de Jens Christian Grondahl (Gallimard) ; *Jours de pluie à Madras*, de Samina Ali (Mercure de France) ; *L'Etoile de l'aube*, de Eremet Aïpine (Le Rocher) ; *Nous sommes*, de Gila Lustiger (Stock) ; *Les Chutes*, de Joyce Carol Oates (éd. Philippe Rey) ; *Un as dans la manche*, de Annie Proulx (Grasset) ; *Le Grand Incendie*, de Shirley Hazzard (Gallimard) ; *Un monde vacillant*, de Cynthia Ozick (éd. de L'Olivier) ; *Tout le fer de la Tour Eiffel*, de Michele Mari (Seuil) ; *Portrait de classe*, de Tobias Wolff (Plon) ; *Les Aventures du Lucky Pierre*, de Robert Coover (Seuil) ; *Bonsoir les choses d'ici-bas*, d'Antonio Lobo Antunes (éd. Christian Bourgois) ; *Neige*, d'Orhan Pamuk (Gallimard).

... **ET DU PRIX FEMINA.** Le jury du prix Femina (décerné le 7 novembre) a également annoncé sa première sélection, mardi 13 septembre. **Pour les romans français** : *Bang ! Bang!*, de Christophe Donner (Grasset) ; *Aujourd'hui*, de Colette Fellous (Gallimard) ; *Asiles de fous*, de Régis Jauffret (Gallimard), *Le Libraire de la rue Poliveau*, de Pierre-Robert Leclercq (Les Belles Lettres) ; *Champsecret*, de Gilles Leroy (Mercure de France) ; *Verre cassé*, d'Alain Mabanckou (Seuil) ; *Histoire de la Grande Maison*, de Charif Majdalani (Seuil) ; *Le Rire de l'ogre*, de Pierre Péju (Gallimard) ; *Une adolescence en Gueldre*, de Jean-Claude Pirotte (La Table Ronde) ; *L'Attentat*, de Yasmina Khadra (Julliard) ; *Harraga*, de Boualem Sansal (Gallimard) ; *Le Père de la petite*, de Marie Sizun (éd. Arléa) ; *Fuir*, de Jean-Philippe Toussaint (éd. de Minuit) ; *Memorial*, de Cécile Wajsbrot (éd. Zulma). **Pour les romans étrangers**, sont sélectionnés : *Ma vie d'imposteur*, de Peter Carey (Plon) ; *De l'Art de conduire sa machine*, de Steven Carroll (Phébus) ; *Neuf nuits*, de Bernardo Carvalho (Métaillé) ; *La Légende d'une servante*, de Paula Fox (éd. Joëlle Losfeld) ; *Sous un autre jour*, de Jens Christian Grondahl (Gallimard) ; *La Ligne de beauté*, de Alan Hollinghurst (Fayard) ; *Noir est l'arbre des souvenirs*, bleu l'air, de Rosetta Loy (Albin Michel) ; *Les Chutes*, de Joyce Carol Oates (éd. Philippe Rey) ; *J'y suis presque*, de Nuala O'Faolain (éd. Sabine Wespieser) ; *Un monde vacillant*, de Cynthia Ozick (éd. de L'Olivier) ; *Un as dans la manche*, d'Annie Proulx (Grasset) ; *Loin de Chandigarh*, de Tarun J.Tejpal (Buchet-Chastel) ; *L'Œil nu*, de Yoko Tawada (Verdier) ; *Le Maître*, de Colm Toibin (Robert Laffont).

■ **PRIX.** Les **prix du Livre insulaire Ouessant** sont revenus à : pour le **prix Sciences** au musée de la Corse pour *Porchi et signali : saveurs et mystères des suidés* (éd. Albiana) ; le **prix Poésie**, ex aequo, à Desmond Egan pour *Music et autres poèmes* (éd. Federop) et Lionel-Edouard Martin pour *Ulysse au seuil des îles* (éd. Ibis Rouge) ; le **prix Fiction**, à Herman Neira pour *Les Naufragés* (éd. Métaillé) ; le **prix Prose narrative** (essai), à Wanda Dressler pour *La Corse en question (s)* (éd. Albiana) ; le **prix Beaux Livres**, à Yannick Verdinal pour *Saint-Paul et Amsterdam : voyage austral dans le temps* (éd. Gérard Louis) ; le **Grand Prix des îles du Ponant**, à Frankétienne, pour l'ensemble de son œuvre.

Survivre à la rentrée littéraire

Cent quarante-neuf maisons d'édition publient des romans en cet automne 2005.

Parmi elles, des « petits éditeurs » qui, loin de refuser l'événement, jouent le jeu à leur manière

En cet automne dominé, en « bruit médiatique » et en ventes, par *La Possibilité d'une île*, de Michel Houellebecq (Fayard), 662 autres livres se fraient un chemin plus ou moins facile vers leurs lecteurs. Les éditeurs sont plus nombreux qu'en 2004 : selon les chiffres du magazine professionnel *Livres Hebdo*, on compte, en 2005, 149 maisons d'édition, soit 16 de plus que l'année précédente.

Dans un contexte morose en librairie, grands comme petits espèrent pour les prochains mois un regain d'achat des livres. « Dans un système où la concurrence se tend, le système commercial privilégie la nouveauté », explique Bertrand Legendre, maître de conférence en sciences de la communication à l'université Paris XIII. *On favorise ce qui part tout seul. La place laissée aux auteurs, moins médiatisés, tend à se restreindre.* »

Comment survivre à la rentrée littéraire ? Cinq éditeurs parisiens indépendants – communément appelés « petits » – ont répondu à la question. Survivre, ou « arriver à vivre », dit Jean-Claude Gawsewitch, directeur des éditions du même nom. Née en septembre 2004, la maison vit sa première rentrée en proposant *Ligne 9*, un roman de Guy Konopnicki, le seul que va publier cet éditeur, qui pro-

pose également trois documents. L'an dernier à la même époque, il n'avait publié que des documents : « Il fallait que je fasse ma place, explique Jean-Claude Gawsewitch. *Je ne suis pas connu des journalistes littéraires, et je crois qu'il est plus facile de trouver un public avec des documents qu'avec des romans.* » En cette rentrée, il joue le temps : « *L'attention, maintenant, va sans doute se reporter sur les autres.* » Jean-Claude Gawsewitch compte sur le bouche-à-oreille. Pour lui, une vente de 8 000 à 10 000 exemplaires représentait une rentrée réussie. Économiquement ? Il confie que l'appréhension a diminué, depuis la signature récente d'un contrat pour la publication du livre en poche.

« PARADE AMOUREUSE »

« On ne peut pas ne pas être présent dans la rentrée littéraire », dit Liana Levi, la directrice des éditions du même nom, qui publie notamment *La Joueuse d'échec* de Bertina Henrichs. Comme elle, les autres petits éditeurs acceptent, pour la plupart, le jeu de la rentrée littéraire. « *Une parade amoureuse, où les livres se présentent, se pavanent, où libraires et critiques ont envie d'élire un prétendant* », sourit Héroïse d'Ormesson, directrice littéraire des éditions Héroïse d'Ormesson, qui vivent cette année leur première

rentrée avec la publication de *Mordre*, de Thierry Laurent, et de *La Symphonie des nombres premiers*, de Marcus du Sautoy.

Le rentrée est un véritable défi. « *Il y a des poids économiques contre lesquels on ne peut pas grand-chose*, explique Constance de Bartillat, directrice des éditions Bartillat qui publient notamment *La Revue nocturne*, de Bertrand Ailleret. *Mais nous ne sommes pas en rupture. Nous sommes obligés de jouer à ce jeu-là, à notre manière. Survivre à la rentrée littéraire, c'est faire des livres qui lui survivent.* » Et puis, conclut-elle, « nous aimons le bras de fer ».

Bref, l'événement étant incontournable, mieux vaut en faire partie : « *C'est le moment où les médias parlent le plus des livres, où l'actualité littéraire est sous les projecteurs*, dit Héroïse d'Ormesson. *Il existe durant cette période un réel appétit de découverte. L'un des rares où l'on ne dit pas : "Je n'ai pas le temps", "le livre était trop gros". Il existe une frénésie de lecture.* »

Pour Sabine Wespieser, qui a décidé de publier un seul roman, le neuvième de Michèle Lesbre, *La Petite Trotteuse* (voir page III), « il y a du monde, mais il y a de la place. Nous vivons, de ce point de vue, dans un jours de cocagne : dès la fin août, les journaux dégagent de l'espace pour parler des livres ».

Survivre ? Plutôt exister, donc. Cela suppose un gros travail d'anticipation : les livres sont imprimés de plus en plus tôt. Avant l'été, libraires, représentants et critiques commencent à recevoir de nombreux livres de la rentrée. « *J'ai reçu le manuscrit de Michèle Lesbre en décembre. J'en ai parlé aux libraires en avril* », explique Sabine Wespieser. Même Michèle Lesbre s'est mise de la partie. « *Tout le pari est d'essayer que le livre reste le plus longtemps possible sur les tables des libraires*, poursuit son editrice. *C'est un travail de conviction, une sorte de commerce de proximité.* »

Économiquement, l'enjeu est crucial : « *Nous avons connu une année difficile entre les problèmes de distribution rencontrés avec Volumen à la rentrée 2004 et les baisses des ventes en librairie*, dit Liana Levi. *Nous ne pouvons pas nous permettre de connaître une deuxième année difficile.* » Sabine Wespieser peut tabler sur sa jeunesse – trois ans d'existence : « *Nous nous sommes donné cinq ans. Nous avons encore des munitions pour réinvestir.* »

Comme les « grands », les « petits » réfléchissent déjà à la rentrée 2006. Chez Jean-Claude Gawsewitch, deux à trois manuscrits arrivent chaque jour. Déjà l'embarras du choix...

Bénédicte Mathieu

Créée en 1986 par Michel Leiris, Gradhiva reparait

APRÈS deux ans d'interruption, *Gradhiva* reparait, sous l'égide du musée du quai Branly. La revue, éditée par Jean-Michel Place, avait été lancée en 1986 par Michel Leiris, l'auteur de *L'Afrique fantôme*, et son complice Jean Jamin. Elle était l'organe d'expression du Groupe de recherche et d'analyse de l'histoire et des variations de l'anthropologie, équipe du CNRS et de la section histoire de l'ethnologie du Musée de l'Homme. Le titre évoquait aussi une nouvelle fantastique de Wilhelm Jensen (1837-1911), *Gradiva*, dont Freud accrut la célébrité avec son essai fameux, *Délires et rêves dans la Gradiva de Jensen*.

L'auteur de *Gradiva* suggérait que des images pouvaient être tapies au fond de chaque individu comme les vestiges enfouis d'une ville morte : parfois une révélation fortuite permettait de leur rendre vie. *Gradhiva*, avec un h, renaît aujourd'hui de ses cendres : le futur musée du quai Branly a besoin d'une publication scientifique dont les racines plongent dans l'histoire de l'ethnologie française.

Françoise Zonabend, directrice d'étude à l'École des hautes études en sciences sociales

(EHESS), continue d'assurer la direction effective de cette « Revue d'anthropologie et de muséologie » qui doit paraître deux fois par an, est entièrement renouvelé : « *La publication restera un lieu de débat sur l'histoire et les développements actuels de l'anthropologie, sous tous ses aspects* », précise Stéphane Martin, le président de l'établissement public du quai Branly. Avec une part importante consacrée à l'image qui sera essentiellement traitée en noir et blanc.

Chaque livraison comporte un dossier thématique suivi d'articles. Le premier numéro (double) de la nouvelle série est entièrement consacré à Haïti, à travers des peintres (Hector Hyppolite), écrivains (Jacques Roumain) ou anthropologues (Henri Métraux). Le texte d'une conférence du romancier René Depestre, rappelle les rapports plus qu'ambigus entre la France et Haïti.

Un entretien passionnant avec le même auteur explique le rôle capital joué par l'anthropologie dans la vie politique et intellectuelle de la république noire. Notamment par ce que l'on a appelé le « groupe indigéniste » constitué,

entre les deux guerres, autour de Jean Price-Mars et de Jacques Roumain. René Depestre évoque également « *le courant obscurantiste, issu lui aussi de la Revue Indigène* » dont faisait partie François Duvalier, le futur dictateur d'Haïti. Un dossier est consacré au Vaudou et au statut de cette religion populaire (Christine Laurière). Des extraits d'un carnet de route de Michel Leiris, sont présentés par Jean Jamin, sous le titre de « Rendez-vous manqué avec le Vodou ».

Le numéro 2 de *Gradhiva*, qui devrait sortir fin novembre, sera consacré à Lucien Sebag, l'anthropologue américaniste mort en 1965 dont les archives viennent d'être données au Collège de France. La parution du troisième numéro coïncidera avec l'ouverture du musée du Quai Branly à la fin du printemps 2006 avec une livraison en partie consacrée au peintre américain Georges Catlin (1796-1872), qui parcourut l'ouest américain au crépuscule des civilisations indiennes.

Emmanuel de Roux

★ *Gradhiva*, revue d'anthropologie et de muséologie, n° 1, musée du quai Branly, 272 p., 32 €.

AGENDA

MANOSQUE ET SES « CORRESPONDANCES »

Du 21 au 25 septembre aura lieu la septième édition des Correspondances de Manosque, en partenariat avec la Fondation La Poste. Y sont notamment attendus Stéphane Audeguy, Jean-Yves Cendrey, Xavier Houssin, Pierre Michon, Véronique Ovaldé, Olivier Rolin et Lydie Salvayre ; le plasticien Jean Lautrey et son collaborateur Smaïl Touati ont créé, cette année, l'Écritoire à loyer modéré (ELM), un immeuble sans façade où les pièces à vivre deviennent pièces à écrire. Ainsi le public pourra-t-il choisir de s'installer pour écrire sur le coin d'une table de cuisine ou dans la salle de bains (rens. : www.correspondances-manosque.org).

■ **DU 16 SEPTEMBRE AU 30 DÉCEMBRE. ROBIDA.** A Paris, la Bibliothèque que historiquement de la Ville consacre une exposition à Albert Robida (1848-1926), chroniqueur ayant collaboré à plus de soixante-dix revues, et fondateur du journal *La Caricature* (du mardi au dimanche de 11 heures à 19 heures, 22, rue Malher, 75004 ; rens. : 01-44-59-29-60).

■ **LES 22, 23 ET 24 SEPTEMBRE. ESTEBAN.** A Sens, Joigny et Dixmont (89), les Suites poétiques de l'Yonne abordent, cette année, l'œuvre de Claude Esteban. Le poète donnera plusieurs lectures de ses textes. La première sera présentée par Alain Lance (le 22 à 18 heures à la salle de conférences de la conservation des musées de sens, 5, rue Rigault ; rens. : 03-86-83-88-90) ; la seconde par Jean-Baptiste Para (le 23, à 18 h 30, à l'atelier Cantoisiel, 32, rue Montant-au-Palais, à Joigny. rens. : 03-86-62-08-65) ; la troisième lecture, présentée par Marc Blanchet, aura lieu au prieuré de l'Enfourchure, près de Dixmont (le 24, à 16 heures).

■ **DU 22 AU 25 SEPTEMBRE. CONFLUENCES.** Dans le Jura, l'Ain et le canton de Genève, quatrième édition de « Par-dessus le mur, l'écriture », coopération culturelle transfrontalière autour du thème « Confluences, entre Jura et Rhône ». Ces pérégrinations littéraires s'ouvriront sur un Forum public intitulé « Pensons ailleurs » et animé par Nicole Lapiere, le 22, à Châteaude Dardagny (Suisse) et le 23, à Bellegarde-sur-Valsérine (rens. : 03-84-45-18-47).

LE NET LITTÉRAIRE AVEC Le Monde.fr

Chaque semaine, « lemonde.fr » propose aux lecteurs du « Monde des livres » la visite d'un site Internet consacré à la littérature.

Le Clan Camilleri

http://www.andreacamilleri.net  
http://www.vigata.org/

« *UNE BORDILLE de dégueulasserie de nuit toute gangassée, et que tu vires et que tu tournes, que tu l'endors et tu t'arêvesilles, que tu lèves et tu te couches.* » On imagine aisément, qu'à lui seul, l'incipit du dernier polar de l'Italien Andrea Camilleri, *Le Tour de la bouée* (Fleuve Noir, 2005), ait pu donner du fil à retordre à son traducteur, Serge Quadruppani. Dans son « Avertissement », il rappelle qu'une bonne part du succès éditorial « camillerien » tient « à la langue si particulière qu'emploie l'auteur » : un savant mélange d'italien « officiel » et de dialecte sicilien flirtant avec le registre familier. Cette verve, mise au service de scénarii finement ciselés et épicés, ne pouvait que profiter à son anti-héros fétiche, le commissaire Montalbano.

Si André Camilleri est traduit depuis 1998 en français, son site officiel n'a pas encore franchi le pas transalpin. A la première personne, alliant parfois sa voix aux écrits, l'auteur octogénaire fait la lumière sur des éléments-clés de son œuvre, de Montalbano à

Vigàta, pendant littéraire de sa native Porto Empedocle. Biographie et bibliographie viennent parfaire le tout.

Bien que plus décalé, le site de l'association italienne « Camilleri fans club » mérite qu'on s'y attarde : liste exhaustive et annotée des œuvres traduites, extraits de critiques, références littéraires et même... penchants culinaires de l'auteur. On restera toutefois sur sa faim : de maigres citations et pas le moindre extrait à se mettre sous la dent.

Marlène Duret lemonde.fr

# L'horreur et l'absurde

Dans « L'Attentat », Yasmina Khadra poursuit sa lutte contre la barbarie intégriste et ses ravages

**L'ATTENTAT**  
de Yasmina Khadra.  
Julliard, 268 p., 18 €.

Coup de tonnerre à Alger. Un attentat zèbre le paysage littéraire francophone. « Une voiture brûle, les quatre fers en l'air. Des corps disloqués saignent sur le pavé. » Premier volet d'une trilogie vouée à la dénonciation de la barbarie intégriste, *Morituri* (1997) impose un personnage, le commissaire Llob, déterminé à combattre ceux qui font subir aux religions le « vertige des diabolisations », et un écrivain, Yasmina Khadra, homme révolté à la plume assassine. Ses livres suivants traquent enfers et damnations dans la Casbah. « Monstrueuse déflagration » dans *Double blanc*, salon de thé explosé par une bombe dans *L'Automne des chimères* : « Des torches humaines s'enfoncent dans la nuit, tels des feux follets... » Accablé de voir son pays basculer dans l'irréparable, Khadra ne lâche rien. Ses romans pulvérisent les bienséances nationales, font éclater les régiments de langues de bois à la dynamite.

L'auteur se méfie : il vit dans un pays où, « entre l'hérésie et le sacrilège, la littérature s'érige en bâcher ». Ses maîtres ont été frappés d'anathème, « l'idée non conforme à la pensée unique fulmine comme un blasphème ». Un temps, il s'est caché derrière un pseudonyme. Un jour, il ôte son masque. L'écrivain dévoile sa véritable identité : Mohammed Moulessehoul décide de quitter la carrière militaire où son père l'avait poussé et assume sa vocation. Il continuera néanmoins à signer ses ouvrages de ce nom féminin emprunté à son épouse, et rappelle que « les femmes ont été les toutes premières à s'insurger publiquement contre l'intégrisme ».

Du polar local, Yasmina Khadra a glissé au récit autobiographique, puis, au roman tout court, rendant hommage aux femmes afghanes (*Les Hirondelles de Kaboul*). Le voilà aujourd'hui à Tel Aviv, et qu'y dépeint-il d'emblée ? Une « crue de poussière et de feu », un véhicule qui flambe, l'odeur de crématation qui envahit l'air, des corps qui agonisent sur la chaussée... Khadra reste hanté par les vautours et chats-huants qui saccagent les utopies. L'exil ne l'a pas débarrassé de la fatalité qui le désigne comme hérétique (relire à ce propos la chronique d'une désillusion : son séjour à Paris, dans *L'Imposture des mots*).

L'horreur de cette scène inaugurale renvoie aux cauchemars générés par le terrorisme contemporain (en particulier les récents attentats de Londres). Plus intimement, le livre obscurcit la ténébreuse histoire nationale dont Khadra s'était fait le témoin. Amine, le héros de *L'Attentat*, est un chirurgien israélien d'origine arabe qui, après avoir opéré à la chaîne les innombrables victimes d'un attentat perpétré dans un restaurant bondé, est rentré chez lui ivre d'épuisement et de dégoût. Mais le voilà sommé de revenir d'urgence à l'hôpital pour reconnaître un corps. Il s'agit du cadavre de l'auteur du massacre, une kamikaze qui avait simulé une grossesse pour dissimuler sa bombe. Oui, le kamikaze était une femme. Amine se désintègre : abominablement mutilée, la dépouille n'offre plus d'identifiable que la tête. Yeux clos, bouche entrouverte, traits apaisés : le kamikaze était sa femme.

Sans prêchi-prêcha ni chapeaux extravagants, Yasmina Khadra est un écrivain populaire. Il sait mieux que cent autres dépeindre le traumatisme, le trouble, le débat de conscience, avec l'émotion conséquente. Et nous embarquer dans l'enquête menée par le veuf déboussolé avec une science consommée du suspense policier. Car halluciné, dévitalisé, puis hérétique, paria, anéanti comme un mari trompé, Amine entame un dangereux périple initiatique, une plongée dans l'univers désespéré de ses frères arabes, pour comprendre.

## LABYRINTHES ABSURDES

Il s'est souvent revendiqué héritier d'Albert Camus. Prisonnier des labyrinthes absurdes, Khadra, comme l'auteur de *L'Etranger*, cherche l'explication des destins imperceptibles aux autres. Comme Meursault, comme Caligula, l'innocent Amine, au bout de son chemin, est condamné à mort. « Privé, comme l'écrivait Camus, des souvenirs d'une patrie perdue ou de l'espoir d'une terre promise. » *L'Attentat* est une tragédie antique, et son héros, « le fruit vénéré d'un dilemme ». Khadra l'a écrit dans *L'Écrivain* : « Pourquoi faut-il, au crépuscule d'une jeunesse, emprunter à celui du jour ses incendies, puis son deuil ; pourquoi la nostalgie doit-elle avoir un arrière-goût de cendre ? »

Ici, le divorce du cadet de Tlemcen d'avec sa terre natale est consommé. Choyée, au-dessus de tout soupçon, l'épouse précipitée

dans l'attentat suicide transforme le père de ses enfants en apatride. Elle grimace comme un monstre, c'est une Algérie qui change de visage : « Je ne retrouve plus rien d'elle... Mes ultimes repères foutent le camp. »

*L'Attentat* est le constat d'un irrémédiable gâchis que Khadra tente d'analyser avec rage. Les terroristes y sont regardés comme des extraterrestres, instruments de leurs propres frustrations, morts-vivants ayant renoncé à « tout ce qui pourrait donner une chance à [leur] retour sur terre ». Amine, lui, se souvient de la devise de son père : « Si tu pars du principe que ton pire ennemi est celui-là même qui tente de semer la haine dans ton cœur, tu auras connu la moitié du bonheur. » Entre blessure et culpabilité, Khadra peint la quête d'un idéaliste anéanti, de Bethléem à Jérusalem : « Je veux juste comprendre comment la femme de ma vie m'a exclu de la sienne, comment celle que j'aimais comme un fou a été plus sensible au prêche des autres plutôt qu'à mes poèmes. »

Jean-Luc Douin

★ Signalons la parution en poche de *Cousine K* (Pocket).



Yasmina Khadra

# Michèle Lesbre et les fêlures de l'intime

Un roman intimiste et attachant, où se mêlent le passé et le présent

**LA PETITE TROTTEUSE**  
de Michèle Lesbre.  
éd. Sabine Wespieser,  
192 p., 18 €.

Quels secrets recèlent les maisons inhabitées ? Ne peuvent-elles proposer un « miroir imaginaire » à notre propre passé ? Un détail infime – un rai de lumière, un calendrier oublié – qui révélerait « l'âme des lieux » : c'est cette poursuite qui aime le neuvième roman, intimiste et attachant, de Michèle Lesbre. Après le lumineux et bouleversant *Boléro* (éd. Sabine Wespieser, 2003) – qui évoquait un trio d'adolescents des années 1960, sur fond de guerre d'Algérie finissante – *La Petite Trotteuse* mêle le présent à un passé plus lointain : l'enfance d'une narratrice née avec la guerre.

Après des semaines de recherche, celle-ci s'apprête à visiter une

dernière maison, dans une pinède, au bord de la mer. Dans l'auberge de village – tenue par une patronne et sa fille – où elle a fait escale, la soupe à l'oseille et la tarte à la rhubarbe ont la saveur d'autrefois. Et un matou « orange » règne en despote, que la visiteuse tente d'amadouer car elle sait, de longue date, « le langage des chats ». Quant à l'unique pensionnaire, Pasquier, il élabore un projet de « théâtre éphémère », destiné à disparaître, sur le littoral, avec les grandes marées.

Mais peu à peu s'installe une « indicible menace », une sourde angoisse. Lectrice de Cesare Pavese, de Giorgio Bassani mais aussi de David Goodis, Michèle Lesbre, qui a écrit de beaux romans noirs, tendus et vibrants (*Une simple chute*, *Que la nuit demeure*, Actes Sud, « Babel noir », 1997 et 1999), excelle à faire ressentir la précarité, la fragilité, le danger.

L'anamnèse passe ici par « le silence et sa drôle de mélodie, cette musique intérieure qui (...) donne des frissons » : l'ancienne palpitation de la montre du père, retrouvée dans un tiroir, dont la petite trotteuse est désormais figée.

## INSIDIEUSES BLESSURES

Avec les souvenirs, refluent d'insidieuses blessures : l'effroi ressenti jadis dans une cave lors d'un bombardement, le chagrin provoqué par la mésestime des parents, et « cette sorte d'intuition qu'ont les enfants de la gravité des choses que les adultes croient leur caché ». Les images se superposent, comme si la narratrice cherchait, par son « obsession » des maisons, à déchiffrer le sens des croquis laissés inachevés par le père.

Un père mort trop tôt, dont elle redoute, comme la narratrice de *Boléro*, qu'il ne se soit trouvé « dans le mauvais camp », et qu'el-

le ne peut s'empêcher d'aimer, d'un amour violent, douloureux. Admirablement, la romancière livre les fêlures de son « théâtre intime » par le détour d'un autre texte, entendu sur une scène de théâtre : le monologue d'*Un fils de notre temps*, d'Odön von Horvath, dont des « bribes », mêlées au roman, lui donnent une résonance singulière.

« J'étais un peu lasse après ma nuit blanche, confie la narratrice avant son départ de l'auberge, mais c'était une fatigue douce, de celles qui donnent une acuité tout à fait particulière, une intuition aiguë des êtres et des choses. » La surimpression des motifs dans une même rêverie, l'alliance rare de la délicatesse et de l'intensité, de la subtilité et de l'émotion contribuent à la réussite de ce troublant roman des origines, grave et apaisé.

Monique Petillon

# Les premiers pas de trois débutants en quête d'identité

## PARTI PRIS

**POUR SON COUP D'ESSAI**, David Bosc, 32 ans, a osé un texte assez énigmatique, très bien écrit, qu'on lit sans pouvoir s'arrêter, et sans être sûr de savoir où l'on va, ce qui est plutôt plaisant quand tant de romans annoncent leur fin dès la première page.

Il faut le suivre dans ce *Sang lié*, cette déambulation dans le langage et le monde – réel et imaginaire –, ce bizarre récit d'apprentissage où le narrateur découvre, avec sa jeunesse, la liberté – problématique –, l'amour – non moins problématique –, le désamour – qui guette –, le sexe – pas toujours magnifique –, la loi – et le désir de se mettre hors la loi –, la mort – certaine.

C'est le moment où l'on est assailli par ceux qui répètent des « il faut, il faudrait », ces « rongés d'il faut, ce faux frère de Faire, qui lui court loin devant, avec son enthousiasme trépassé, paralyant, euphorique ». Le moment où commence un long parcours dans « les bureaux de l'indifférente singularité, (...) les relais intimes de la surveillance bénévole, les coopératives de la confession détraquée, les ateliers pratiques de l'aisance en société ».

Errance heureusement doublée d'une intense rêverie de promeneur solitaire, de voyageur n'ayant qu'une certitude – ou prenant ce pari : on peut être sauvé par des mots, « des mots simples, de vraies perles : épingle, tiare, rouelle de porc, lacet de cuir et teinture d'iode, éperons d'argent, hermine, gant anémone ». Et sans doute « roman ».

Y-a-t-il une résolu-

tion de l'énigme ? Peut-on se trouver ? Peut-être, quand on a compris que « ce qui s'est effondré, c'est le petit individu fictionnel, étanche absolument, qui ne fut somme toute qu'un ouvrier contraint de s'usiner lui-même ».

C'est un autre genre d'énigme que propose Cypora Petitjean-Cerf dans *Le Musée de la sirène*, sous les dehors d'une narration très classique et très paisible, en fait une fable autour de l'identité et de la création. Annabelle, la narratrice, est peintre et professeur. Un soir, dans l'aquarium du restaurant chinois voisin, elle capture une étrange créature, une petite sirène.

Elle l'installe dans le lavabo, bientôt trop petit, puis dans la baignoire, trop petite elle aussi, enfin dans un immense aquarium qui encombre son appartement. La sirène dessine, peint, et c'est elle qui a du succès tandis qu'Annabelle demeure dans son ombre.

La sirène n'est-elle que le double d'Annabelle, sa face cachée – ou au contraire l'image qu'elle projette pour tromper son monde –, ce qui l'enferme, l'empêche d'être la femme et l'artiste qu'elle veut être, le mal dont ni le beau Francis, qu'elle épouse, ni ses jumeaux – un garçon et une fille – ne peuvent la libérer ? Peut-être. Mais Cypora Petitjean-Cerf joue beaucoup plus habilement avec cette sirène, qui grandit, crée, puis se flétrit, laissant ainsi Annabelle naître vraiment. Elle aime aussi entraîner son lecteur dans un monde un peu glauque, qui ressemble à notre réalité contemporaine, où

l'on croise un producteur de disques dépressif et avide de succès commercial, un restaurateur chinois mafieux et un étudiant en médecine dingue – au point de vouloir voler la sirène...

Pour l'héroïne de Léonora Miano, Camerounaise installée en France depuis 1991, la question « qui suis-je ? » est d'emblée tragique dans cet *Intérieur de la nuit*. Qui est-on en effet quand on revient dans son village d'Afrique habillée « comme une blanche », pour assister aux derniers instants d'une mère à laquelle la communauté n'a jamais pardonné d'avoir mal élevé sa fille, au point qu'elle est partie étudier en France ?

On descend de l'avion venu d'un pays où l'on est vue comme noire, et soudain, dans son lieu de naissance, on est presque blanche, étrangère, fille d'une étrangère en rupture avec le groupe.

Léonora Miano a un style dépouillé de tout semblant d'exotisme, très maîtrisé, et elle convie son lecteur à une plongée angoissante dans les mystères de l'Afrique. Rébellions, coups d'Etat, sacrifices archaïques, affrontements de clans... Elle est sans pitié dans son constat, sans concession, elle va déplaire parce qu'elle plaide pour que chacun cesse « de toujours accuser les autres » et regarde ses propres crimes en face.

Josyane Savigneau

**SANG LIÉ**, de David Bosc.

Ed. Allia, 110 p., 6,10 €.

**LE MUSÉE DE LA SIRÈNE**

de Cypora Petitjean-Cerf. Stock, 114 p., 13 €.

**L'INTÉRIEUR DE LA NUIT**, de Léonora Miano.

Plon, 210 p., 17 €.



## ZOOM


**UN MINUSCULE INVENTAIRE**, de Jean-Philippe Blondel

Divorcé d'Anne qu'il a laissé partir avec un dentiste, père de deux enfants qu'il aime maladroitement, Antoine est las d'une existence terne qu'il a laissé s'effiloche, s'épuiser dans le confort rassurant d'une vie de couple sans relief. Un dimanche matin, dans la petite ville de province qui l'a vu naître, ce quadragénaire désabusé voit dans un videgrenier l'occasion de faire table rase du passé, en ouvrant armoires et cartons qui renferment ici une paire de boucles d'oreille, là une couverture jaune, un bob bleu ou encore un hamac et un stylo noir à fines dorures... Autant d'objets qui peu à peu font émerger une foule de souvenirs émouvants, pathétiques, graves, enfouis depuis longtemps pour certains par la honte, la culpabilité, le remords ou le regret... Avant de passer dans d'autres mains pour relater d'autres fragments de vies... Si, dans ce *Minuscule inventaire*, la forme du « roman-nouvelle » – genre éprouvé par Jean-Philippe Blondel depuis *Accès direct à la plage*, 1979 (tous deux chez Pocket), jusqu'à *Juke box* (éd. Robert Laffont) –, ne nous surprend plus guère, reste, dans ce portrait taillé à fleur d'émotions, une écriture simple, délicate, qui touche juste. **Ch. R.**

Ed. Robert Laffont, 296 p., 20 €.


**MORCEAUX**, de Roger Puyravau

Comme le montre l'illustration de couverture (au goût douteux) de ce premier roman – l'auteur a 49 ans, précise l'éditeur –, les « morceaux » du titre sont ceux d'un corps découpé en quartiers. Une jeune femme que nous voyons fuir, « totalement gagnée par la panique », au début de ce roman au rythme soutenu et aux rebondissements nombreux, va connaître ce sort funeste. Elle ne sera pas la seule. Le lecteur est entraîné dans l'univers sordide de ses pratiques violentes de ce cinéma-réalité (les

« snuff movies ») où la souffrance des uns sert la jouissance des autres. Au milieu, trône Mareil « *truand et pornographe en déroute* ». Le roman de Roger Puyravau sait nous renvoyer à la figure, avec pas mal de subtilités, d'ironie tournée vers le lecteur et aussi de grosses maladroites, le goût contemporain pour le sordide. **P. K.**

Ed. Maren Sell, 266 p., 18 €.

**CINQ**, de Sabine Bouyala

Cinq sœurs, dont quatre sont bizarrement désignées par l'une d'entre elles, le « tison », le « silex », la « bougie », l'« amazone ». Car la narratrice est aussi le « témoin » de cette étrange procession : cinq êtres dissemblables mais liés par une indissoluble appartenance – « *le remède et le mal à la fois* ». Hormis quelques moments de plénitude, il règne une atmosphère d'angoisse paroxystique : c'est un parcours initiatique que suivent les cinq silhouettes, d'accidents violents en rencontres improbables, dans un « *panorama plombé, dilaté, muet, immobile* ». Un premier roman onirique, singulier, dont une tendre dérision allège parfois l'extrême tension. **M. Pn**

Editions Joëlle Losfeld n° 11 p 11,50 €.


**LA PEAU DES AUTRES**, d'Eric Paradisi

C'est un bref récit, comme des flashes de la vie d'un homme jeune et un peu perdu, qui fut visiteur médical avant de vendre et de soigner des bonsaïs, à ses yeux des êtres vivants et précieux. Ce premier roman, assez mystérieux pour susciter l'intérêt, est écrit avec une élégance et une certaine distance qui incitent à en recommander vivement la lecture. Le père du narrateur travaillait le cuir mais n'employait jamais ce mot. Il disait « *peau* ». Son fils,

selon la masseuse chinoise qu'il rencontre, qui le masse et dont il devient l'amant, a une peau de femme. Fasciné par les peaux, le jeune homme se lie à deux femmes ayant un fort lien avec elles. Outre la masseuse chinoise, qui « *écrit sur la peau des autres* », il fait l'amour avec Paule, qui est chirurgien, et donc, chaque jour, ouvre et coupe des peaux humaines... **Jo. S.**

Gallimard, 128 p., 11 €.

**DEMAIN, JE M'ENFUIS DE L'ENFER**, de Jean-Marc Benedetti

La réussite de Jean-Marc Benedetti pour ce premier roman est de susciter d'emblée, pour son héros, non seulement une sympathie, mais une vraie empathie. Certes, Angel Sacramento, 33 ans, admet être peut-être « *devenu fou sans y prendre garde* ». Assurément, il est responsable d'un fait grave, puni par la loi, puisqu'on l'a sorti de l'hôpital pour l'emmener dans le cabinet d'un juge d'instruction. Il reconnaît qu'il a été interné à de nombreuses reprises. Mais sa folie ultime – son rêve de voler, son désir de construire des montgolfières – est décrite avec talent et émotion par Jean-Marc Benedetti. Tous, y compris les médecins, pensaient que cette passion pourrait peut-être le sauver. Tout comme son amitié avec Jojo-le-Cageot et son amour pour la belle Irène, dont il se demande ce qu'elle est devenue et pourquoi elle ne vient pas le voir à l'hôpital. Ce qui devait être le salut – l'envol – est ce qui perdra définitivement Angel... Une histoire qu'il faut tenter, avec lui, de reconstituer et de comprendre. **Jo. S.**

Grasset, 230 p., 17 €.

## Brigitte Giraud et la quête des origines

Au plus près du corps et de la conscience de Nadia, petite fille déplacée, née après la guerre d'Algérie, la romancière offre un très beau roman d'apprentissage, empreint de grâce, de gravité et de poésie

**J'APPRENDS** de Brigitte Giraud. Stock, 158 p., 15 €.

Depuis *La Chambre des parents*, brillant premier roman qui la fit découvrir, Brigitte Giraud a fait sien le territoire de l'enfance et de l'adolescence à travers l'exploration minutieuse et sans concession de la cellule familiale, « *cette machine qui peut tout aussi bien épanouir que broyer un être* ». Que l'on pense ainsi à ce monologue – genre qu'elle affectionne – d'un jeune parricide à la veille de sa sortie de prison ou, dans *Nico*, à Laura confrontée à la haine et l'effroi de son petit frère devenu un pyromane xénophobe. Puis le deuil est venu, marquant de son empreinte *A présent*, très beau récit sur les jours qui ont suivi la mort du compagnon de la romancière ; et *Marée noire* (1), où dans un huis clos se jouait la difficile reconstitution d'une famille, le temps d'un été qui, à son point de dénouement, laissait percevoir une lumière inédite.

C'est dans cet espace ouvert à tous les possibles que semble s'ins-

crire aujourd'hui *J'apprends*, le cinquième livre de Brigitte Giraud. Tout en conservant la forme du monologue intérieur, l'auteur s'est affranchi du huis clos pour offrir un très beau roman d'apprentissage au monde et à la vie, une quête des origines. Empreint de grâce et de gravité, le livre fait surtout entendre une voix nouvelle, irisée de poésie et d'humour, qui se tient au plus près d'un corps et d'une conscience. Celle de Nadia, une petite fille déplacée, née en Algérie après la guerre d'indépendance, qui grandit dans la banlieue lyonnaise, s'éveille, se forme autour d'un silence, d'une absence, d'un mystère ; et tente de trouver sa place entre deux univers, presque imperméables l'un à l'autre : celui de l'école et celui de la maison.

**« MIRACLE » DE LA LECTURE**

Lieu de découvertes, d'expérimentation, qui offre le confort et la sécurité d'un cadre immuable, où tout est organisé, géré, simplifié, l'école est d'abord, pour Nadia, ce lieu d'émerveillement au langage que dépeint avec beaucoup de sensibilité Brigitte Giraud. C'est le « *mira-*

cle » de la lecture, le pouvoir des mots qui fait surgir un monde neuf qui s'anime, se déploie, se conjugue et s'ordonne autour d'une fillette fascinée. « *Tout trouve sa place, il existe une réponse à tout. (...) J'apprends le minuscule, l'invisible des syllabes et je comprends que c'est de moi que surgit l'inattendu, il se passe quelque chose à l'intérieur de moi.* » Dans la matière même des mots, d'une langue précise et technique – celle des règles de grammaire, de géométrie, des leçons d'histoire ou de géographie... –, mais aussi celle de la poésie, qui l'ouvre à la beauté et au sensible, Nadia s'immerge. Avide de comprendre ce qui se joue en elle, de colmater le vide qui se fait jour et l'isole des autres, des siens, de cet autre monde où elle vit.

Ce monde, aux contours plus évanescent, qu'elle partage avec son père, son demi-frère, sa sœur atteinte d'un mal qui ne dit pas son nom, et celle qui n'est pas sa mère, c'est celui de la ZUP, avec ses maigres bordures de gazon où l'on joue à cochon perdu sur le « *machin vert* », ses caves, « *lieu de l'interdit* » et de sombres rumeurs ; avec ses

cubes de béton bâtis à l'identique, « *ses mêmes appartements* » et leurs volets bruyants qui rythment un quotidien fait de murmures, de chuchotements, de ragots échangés dans l'escalier. De bribes de mots inconnus – harkis, pieds noirs, Algériens... – que Nadia tente d'arracher aux silences des adultes, à leurs « *plus tard tu comprendras...* »

Traillée entre le monde policé de l'école, qui n'est pas exempt de mensonges et de cruauté, et celui d'une famille recomposée par la guerre, l'adolescente cherche son équilibre. A travers son corps qu'elle découvre et façonne grâce à la gymnastique ; à travers surtout cette langue nouvelle, qu'elle s'approprie, à défaut de celle maternelle « *brouillée* ». Une langue qu'elle lance, telle une passerelle entre ces deux mondes qui lui refusent son histoire. Sa « *triste épopée* » qu'il lui faudra apprendre seule, pour se connaître, pour s'accepter. Et que ce livre émouvant retrace enfin.

**Christine Rousseau**

(1) Tous chez Stock et au Livre de poche.

## Charmes et limites de l'égoïsme

Charles Dantzig, avec sa culture et ses goûts tranchés, vagabonde dans la littérature française.

**DICTIONNAIRE ÉGOÏSTE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE** de Charles Dantzig. Grasset, 970 p., 28,50 €.

Ce livre est un vrai casse-tête pour le critique qui a mission d'offrir au lecteur une évaluation équilibrée et honnête. Que faire ? N'en dire que du bien, et taire les multiples agacements que l'on a éprouvés à sa lecture ? En dire du mal, et relativiser les plaisirs et l'agrément que plusieurs pages ont procurés ? Faut-il devant tant d'incertitude en venir à prôner une critique elle-même « égoïste » ?

Un dictionnaire se distingue ordinairement par son ordre. Ici, l'« *égoïsme* », qui est l'autre nom de la subjectivité, produit un désordre joyeux (parfois), horripilant (souvent) et relevant de critères aléatoires que la fantaisie ne sauve pas toujours. On peut écarter l'académisme sans tomber dans le caprice.

**MOTS D'AUTEUR**

Par exemple, si l'on veut savoir ce que l'auteur pense de Pierre Reverdy, on n'ira pas à l'entrée correspondante, mais à « *Essais de Reverdy* » (or Reverdy n'a pas, à proprement parler, écrit d'« *essai* ») ; et là, on sera peiné, déçu par l'insuffisance notoire du propos. De même pour Saint-John Perse, que l'on dénicherait sous l'entrée outrageusement réductrice « *Pompe, emphase* ». Théophile Gautier se trouve bien à son nom mais aussi à « *Poèmes de Théophile Gautier* », sans renvoi bien sûr. De même pour Marcel

Proust (mais excellentes considérations sur « *ce que n'est pas* » *La Recherche*). Parfois, la fantaisie touche juste. Ainsi à « *Moi, je* » où on lit cette remarque : « *L'intime n'est pas l'essence. Il n'est que commun* », ou à « *Styles (les différents)* », à rapprocher de « *Journalisme* »...

Généralement, Charles Dantzig est bien meilleur et inattendu dans

ou négligés en bénéficient : de Laforque à Levet, de Max Jacob à Germain Nouveau. Ou encore Musset sauvé de la moquerie, les Goncourt, Marcel Schwob... Mais il faut aussi faire d'instantanées réserves. Certaines insuffisances sont criantes. Le grand, l'admirable Joseph Joubert méritait mieux ; Jean Giono et Georges Bernanos également ; le dernier

L'auteur a certes raison de rappeler quelques vérités sur Céline. Il a le droit d'être sans aménité pour Rimbaud, Beauvoir ou Genet, Mauriac, Michaux et même Montaigne. De même, rien ne l'empêche de détester Léon Bloy, Paul Claudel, Henry James ou Georges Simenon, mais pas celui d'écrire des mensonges : Bloy n'a pas laissé mourir son enfant, Pierre, en décembre 1895 ; Claudel n'est pas antisémite (ce qui n'est pas dit à l'article « *Claudel* », mais, comme en passant, dans « *Proust* ») ; il est injurieux et stupide de dire d'Henry James qu'il est « *ce maître d'hôtel qui se prend pour le maître de maison* » ; et tout aussi offensant de prétendre que Simenon « *écrit comme un train de marchandises* ». Comme l'auteur le dit lui-même à propos de Léon-Paul Fargue jugeant le théâtre de La Fontaine, « *les phrases les plus expéditives révèlent souvent une flemme* ». Assurément. En revanche, il faut applaudir des deux mains ses défenses, fières et décidées, notamment celle de Montherlant. Même si l'on n'a aucun désir de les partager...

L'amour de la littérature de Dantzig, sa jubilation légitimement « *égoïste* » devant l'inépuisable (et diverse) joie qu'elle offre, ses goûts tranchés, ne sont pas en cause. Sa culture pas davantage. Elle est évidemment immense, et évidemment pleine des trous – comme celle de tout un chacun. Mais ne faut-il pas, à un moment, baisser un peu sa propre voix pour mieux entendre celles des autres écrivains ?

**P. K.**

**QUELQUES FORMULES**

« *Sans doute faut-il être nonagénaire et gaga pour apprécier le Finnegans Wake de Joyce.* » p.16

« *Dans l'édition, il y a prime à l'emmerdeur : un très bon écrivain timide est moins bien traité qu'un écrivain moyen qui réclame.* » p.49

« *A la fin de sa vie, on sortait Simone de Beauvoir comme une idole orientale pour qu'elle donne son avis sur tout. Hélas, elle le donnait.* » p.88

« *En poésie, Cendrars, c'est Alexandre Dumas qui se serait mis à écrire du Walt Whitman.* » p. 153

Giono : « *Il fait de la littérature de fumeur de pipe.* » p.339

Jarry : « *Parti de Mallarmé, il était arrivé au Canard enchaîné.* » p. 408

« *Entre deux expressions, Montaigne choisit les deux.* » p. 552

Proust : « *romancier austro-hongrois ayant écrit en français.* » p.696

les entrées longues que dans les courtes – où il avance souvent à coups de mots d'auteurs –, dans la défense que dans l'attaque. Ce qui est somme toute rassurant, la méchanceté n'étant jamais bonne conseillère. Là, les bonnes choses, les angles aigus et imprévus, les considérations fines ou hardies, parfois justement intempestives, abondent. Des écrivains un peu oubliés

Beckett n'est pas du tout ce que dit Dantzig. Certaines formules font peu de cas de la simple pertinence : Non, Apollinaire n'est pas « *le premier poète à commenter l'état de poète* » ; on ne peut sérieusement dire que Marie Noël soit une « *Emily Dickinson française* ». Certaines audaces n'en sont pas : on sait bien que Baudelaire, comme Racine, a écrit des « *vers faibles ou faciles* ».

## Les gentils loosers de Lélou

**JE M'APPELLE JEANNE MASS** de Thomas Lélou. Ed. Léo Scheer, 192 p., 17 €.

C'est l'une des bonnes surprises de cette rentrée. Un premier roman bigrement intelligent et irrésistiblement drôle. A la frontière des genres, et générationnel. Une histoire du troisième millénaire qui dépeint un monde médiatique (le nôtre), où plus rien ne fait sens ni ne surprend.

Soit Jeanne Mass, le narrateur, vider au Coconut Café. Il mange des yaourts La Laitière et des bâtonnets de surimi Fleury Michon. Son groupe de musique préféré c'est les Gilles Deleuzes et il a pas mal d'amis dans le showbiz. Et, même s'il trouve sa vie nulle, il compense en se disant qu'« *il peu(t) faire gober n'importe quoi à n'importe qui et (qu'il a)*

*des super pouvoirs mais qu'il) les cache pour pas faire flipper (s)es parents* ». Derrick, son « *friend* », est à peu près aussi pathétique que lui, lorsqu'il lui lance ses « *Profite un peu de la vie !* » quand Jeanne commence à se poser trop de problèmes existentiels : « *L'avenir sera sodomique. (...) Ne me demandez pas pourquoi. C'est comme ça. (...) La société d'aujourd'hui est anale, c'est-à-dire qu'elle n'est pas tournée vers l'avenir mais vers l'intérieur, vers l'anus. Le plus important, c'est la survie du moi, la survie du trou du cul. On ne pense plus qu'à soi aujourd'hui, on ne pense plus qu'à son trou du cul.* »

**ÉMOTION ET DÉRISION**

En fait, ils ressemblent à de gentils loosers, sans ambition, ni talent, faussement branchés, qui auraient trop lu *American Psycho* – « *Je retrouve Derrick qui a revêtu*

*une fourrure en renard gris de chez Hermès et porte une paire de santiags John Galliano. Il cherche si y a des lacets dessus* » – et trop vu *Scarface* : « *Je sors deux trois fucks et Derrick fait pareil et on est des putains de rapeurs, des putains de Blackos de trois mètres de haut et on encule la planète.* »

Tout semble aller bien dans le pire des mondes possibles jusqu'à l'assassinat de leur patron par... deux ours roses ! Jeanne est soupçonné du meurtre.

Dès lors, Thomas Lélou – qui a déjà publié trois livres, dont *Manuel de la photo ratée* (éd. Al Dante/Léo Scheer, 2002) – s'en donne à cœur joie. Entre émotion et dérision, il dit l'absurdité de notre monde et d'une génération « *smiley* » qui, entre *Star Academy* et *Fight Club*, semble avoir perdu tous ses repères.

**Emilie Grangeray**

# Drôles de grand-mères

Le portrait troublant et désinvolte de deux sulfureuses mamies et de leur passé de mères scandaleuses

**LES GRAND-MÈRES**  
(*The Grandmothers*)  
de Doris Lessing.  
Traduit de l'anglais  
par Isabelle D. Philippe,  
Flammarion, 128 p., 14 €.

Quand on a 86 ans, une œuvre de plus de quarante livres, qu'on est nobélisable depuis des années et régulièrement coiffée sur le poteau par des femmes plus politiquement correctes (Nadine Gordimer, Toni Morrison) ou plus ouverte-

ment provocatrices (Elfriede Jelinek), on n'a plus rien à attendre de la société et plus rien à lui prouver. En un mot, quand on est Doris Lessing et qu'on peut rouvrir à n'importe quelle page la magnifique *Carnet d'or*, *L'Echo lointain de l'orage*, *La Cité promise* et tous les autres pour se rappeler qu'on a bien écrit de la littérature, on n'a plus rien à se prouver.

Ainsi Doris Lessing, qui a largement l'âge de pratiquer l'art d'être grand-mère, s'est-elle amusée, dans un bref roman très bien écrit, poéti-

que et désinvolte, à croquer le portrait de deux sulfureuses mamies, ou plutôt de deux parfaites grand-mères qui ont été des mères aux mœurs scandaleuses – chacune ayant eu une histoire d'amour avec le fils de l'autre.

C'est pourtant sur une paisible scène familiale, au bord de la mer, que s'ouvre le récit. Avec deux hommes séduisants « *que seules de mauvaises langues pouvaient dire d'âge mûr* », deux dames d'une soixantaine d'années « *assez belles pour que personne n'eût songé à les juger vieilles* », deux petites filles. Bref, « *des êtres soignés et resplendissants, comme tous ceux qui savent profiter du soleil* ».



Doris Lessing

## LA TYRANNIE DES ESPRITS

Doris Lessing, dans le numéro de la revue *L'Infini* qui sort dans quelques jours, publie « *Censures* », un texte où elle s'attaque à « *la plus puissante tyrannie des esprits dans ce que nous appelons le monde libre* », « *le politiquement correct* ».

« *En vérité, nous ne supportons pas d'être libres*, écrit-elle notamment. *L'homme – l'humanité – aime ses chaînes et, si les anciennes tombent, elle se hâte d'en forger de nouvelles. Le problème, c'est que ceux qui ont besoin de rigidité, de dogmes, d'idéologies, sont toujours les plus stupides, aussi le "politiquement correct" est-il une machine qui s'auto-reproduit pour éradiquer l'intelligence et la créativité.*

(...) *Avec ce schéma si fermement enraciné dans nos esprits, il ne nous reste plus qu'à nous demander tristement : quand nous réussirons à rejeter cette épouvantable nouvelle tyrannie – si nous y réussissons jamais –, qu'est-ce qui la remplacera ?*

Dans la même livraison, Jeanette Winterson, sous le titre « *La sémiotique du sexe* », dénonce les mêmes dérives, explique son refus d'entrer dans la case « *écrivaine lesbienne* » et conclut ainsi : « *Que cherchons-nous donc à dauber et à décourager ? C'est l'esprit libre.* »

★ *L'Infini*, n° 92, automne 2005, Gallimard, 128 p., 14,50 €. (Les deux textes sont traduits de l'anglais par Isabelle D. Philippe.)

## TABLEAU DE GENRE

Une femme, Mary, vient perturber ce joli tableau de genre. Elle est la mère d'une des petites filles et l'épouse d'un des hommes. Elle tient en main un paquet de lettres, tremble de fureur et part avec les enfants en disant aux grand-mères qu'elles ne les reverront plus jamais. Ce petit épisode de vaudeville suscite l'hilarité immédiate de sa belle-mère, « *un rire dur, forcé, amer, en cascade* », puis « *des éclats de rire durs, triomphants* ».

Evidemment, elles n'ont pas toujours été des ancêtres, ces deux belles femmes, Roz – Roseanne – et Lil – Liliane. Elles ont été deux petites filles intrépides qui se sont connues à l'école et sont devenues amies pour la vie. Elles se sont mariées,

mais ont habité « *deux maisons qui se faisaient face dans une rue qui dévalait vers la mer, non loin de la pointe de terre qui abritait Baxter's* (où se passe la première scène du roman), *un coin populaire mais bohème* ».

La même année, Liliane et Theo ont eu un fils, Ian, tout comme Roseanne et Harold avec Thomas (Tom), « *deux petits garçons blonds, adorables, on disait qu'ils auraient pu être frères* ». Dans ces deux familles devenues selon Roz « *une seule grande famille unie* », les maris comprennent assez vite qu'ils sont superflus. Harold, ayant le sens de sa survie, s'en va enseigner dans une université lointaine. Theo meurt dans un accident de la

route, laissant à sa veuve une fortune et un enfant difficile, Ian.

Comment fonctionne, et peut-être déraile, ce drôle de couple de femmes, Roz et Lil, pas lesbiennes mais liées d'une manière plus étrange ? C'est tout l'art de Doris Lessing, dans ce très peu conforme *Les Grand-Mères*, de le suggérer. Sans commenter, sans juger. Pourquoi chacune d'elles consent-elle à l'amour que lui porte le fils de l'autre ? Inconscience ? Perversité ? Sentiment que ce n'est qu'un jeu d'adolescent qui, la maturité venue, ne sera plus que le souvenir d'une singulière initiation à l'amour et à la vie ? Evidemment, Ian et Tom, les garçons inséparables, développent jalousie et

rivalité. Jusqu'au désir de meurtre. Harold, le père de Tom, décide de l'« *arracher des griffes de ces femmes fatales* » (en français dans le texte anglais de Doris Lessing). « *C'est un peu tard* », dit Roz à son fils en riant. Il aurait dû prêter plus d'attention qu'il ne l'a fait à ce propos.

En effet, Tom et Ian se marient et ont à leur tour des enfants – deux filles... Et Roz et Lil deviennent d'indispensables grand-mères. Mais c'est tout ce qui se passe dans l'envers du décor – conduisant à l'explosion de fureur de Mary, la femme de Tom – qui intéresse Doris Lessing et fait de ce roman une fable très troublante.

Jo. S.

# Fantaisie avant le désastre

Michele Mari charge de la magie des rêves le Paris de la fin des années 1930

**TOUT LE FER DE LA TOUR EIFFEL**  
(*Tutto il ferro della torre Eiffel*)  
de Michele Mari.  
Traduit de l'italien  
par Jean-Paul Manganaro,  
Le Seuil, 298 p., 22 €.

Le pouvoir de la littérature permet parfois des rencontres étonnantes et imprévisibles. Des rencontres affranchies de tout devoir de vraisemblance, mais chargées de la magie des rêves qui auraient bien pu se réaliser, si seulement les engrenages du hasard et du destin avaient pris une autre direction.

Dans l'époustouffant et très original *Tout le fer de la tour Eiffel*, Michele Mari – un écrivain italien qui manie avec dextérité le fantastique et l'ironie – imagine la rencontre entre Walter Benjamin et Marc Bloch, à Paris, en 1936, quelques années seulement avant que leurs vies respectives ne soient emportées par la tourmente de la guerre.

Entre une flânerie et un verre de cognac, ils se lancent, avec l'aide de Tristan Tzara, dans une passionnante partie d'échecs contre le grand philologue Erich Auerbach, qui espère pouvoir s'empa-

rer de la collection de reliques littéraires que Benjamin réunit jour après jour avec obstination.

En effet, dans la capitale française – un « *Paris chthonien* » dont « *l'essence la plus intime [est] celle des morts qui ne se résignent pas à être morts* » – le philosophe allemand fuyant le nazisme s'efforce désespérément de retrouver la fameuse aura de l'œuvre d'art, celle qui, comme il l'a si bien expliqué dans un de ses essais les plus célèbres, n'a plus droit d'existence « *à l'époque de sa reproductibilité technique* ».

## TÉMOIGNAGES MÉLANCOLIQUES

Persuadé de « *la supériorité morale* » du collectionneur sur l'historien, le premier se proposant « *comme le critique le plus radical du présent* », Benjamin accumule les fétiches littéraires et les bibelots artistiques. Il retrouve ainsi les pétales des *Fleurs du mal*, les quat'sous de Brecht, une des voyelles de Rimbaud ou les trois points de suspension de Céline, témoignages mélancoliques et dérisoires d'une culture sur le point de s'abîmer dans le gouffre de l'histoire. En outre, pendant ses vagabondages dans les passa-

ges parisiens, sa trajectoire croise celle d'une foule de personnages (Céline, Gadda, Breton, Renaut, Pirandello, Roth, Giacometti, Strindberg, Lindbergh, etc.) qui l'entraînent dans un tourbillon d'histoires et de dialogues tous plus surprenants les uns que les autres.

Agé de 50 ans, Michele Mari a acquis en Italie une solide notoriété grâce à une petite dizaine de romans et recueils de nouvelles. Dans *Tout le fer de la tour Eiffel*, il fait preuve d'une fantaisie débridée et d'une érudition à toute épreuve. Avec un goût prononcé pour les correspondances plus ou moins secrètes, il accumule sur la page les citations littéraires, les coïncidences inquiétantes, les jeux de miroir, les hallucinations et les rêves. Tout comme Benjamin, il agit en collectionneur acharné qui, pièce après pièce, compose une sorte de catalogue chaotique et loufoque de la culture européenne entre les deux guerres. D'ailleurs, l'écrivain conçoit la littérature comme un corps à corps permanent avec la langue et la tradition littéraire, une épreuve de force où le recours à l'ironie et au pastiche permet à son style raffiné et très

exigeant de ne pas tomber dans le maniérisme.

Le résultat est un carnaval grotesque et magique qui échappe à tout ordre et à toute hiérarchie, la surprise étant la règle absolue de ce labyrinthe d'anecdotes et de divagations où s'entrechoquent les perspectives et les plans temporels. Même la précision des indications toponymiques est sans cesse remise en question par une atmosphère mélangeant les tableaux de Chagall, l'onirisme des surréalistes et les ombres du *Cabinet du docteur Caligari*.

Dans cet univers hautement instable (au point que le lecteur risque parfois de s'y perdre), les personnages dérivent inexorablement vers leur tragédie, tandis que le romancier poursuit infatigablement sa quête très personnelle d'une culture désormais enfouie, tout en sachant, au fond, que le « *côté onirique des choses* » nous échappe toujours.

*Tout le fer de la tour Eiffel* résonne alors comme un hommage nostalgique et moqueur à un monde et à une culture définitivement disparus. Un dernier requiem ironique, avant de tourner la page pour toujours.

Fabio Gambaro

## ZOOM



### ■ LA LIGNE DE BEAUTÉ, d'Alan Hollinghurst

Guest : tel est le nom prédestiné du narrateur, Nick Guest, « invité », après de brillantes études à Oxford, à s'installer à Londres, dans l'hôtel particulier de la famille Fedden, à Notting Hill. Entre Toby, le fils, qui fut son ami à l'université, Gerald, le père, député conservateur, Catherine, la fille maniaco-dépressive, et Wani, le riche héritier libanais qui va devenir son amant, Nick découvre le faste des années Thatcher, l'argent facile et la volupté insouciant. On est là dans la phase lumineuse du roman,

celle qui suit cette « *ligne de beauté* » chère au peintre Hogarth, tant admiré de Nick. Mais, bientôt, tout s'effondre. Nick est rattrapé par le sida, les scandales, l'hypocrisie d'un milieu dont il pensait naïvement qu'il l'avait adopté. Et la ligne de beauté devient ligne de fracture. D'Alan Hollinghurst, qui fut journaliste au *Times Literary Supplement*, un seul roman avait paru en France (*La Piscine-Bibliothèque*, éd. Christian Bourgois, 1991). *La Ligne de beauté*, Booker Prize 2004, confirme son art de peindre, à petites touches et dans un esprit assez « jamesien », une société en déliquescence. Sans éviter toutefois une impression de leneur due à de nombreuses digressions et descriptions peu utiles. **FI. N.** Traduit de l'anglais par Jean Guilloineau, Fayard, 534 p., 20 €.

# La « pharaon-fiction » de Nabil Naoum

**MOI, TOUTANKHAMON, REINE D'ÉGYPTÉ**  
de Nabil Naoum.  
Traduit de l'arabe (Egypte)  
par Luc Barbulessco,  
Actes Sud, 190 p., 18 €.

Selon les historiens, Toutankhamon a été un pharaon de la XVIII<sup>e</sup> dynastie (XIV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ), confronté à un grave conflit religieux. Son tombeau, découvert inviolé en 1922, révélait un somptueux mobilier funéraire. Pour le romancier égyptien Nabil Naoum, qui a imaginé cette « pharaon-fiction » séduisante, mêlant fantaisie et érudition, Toutankhamon était en fait une toute jeune femme, travestie en homme « *car la femme ne peut régner* », écartée du pouvoir lors de sa première grossesse. Dans le tombeau du pharaon, sous le célèbre

masque doré, la momie serait celle d'un leurre : un jeune homme aurait été enterré à la place de la reine, condamnée à vivre enfermée avec sa servante.

Nabil Naoum, dont c'est le cinquième roman traduit en français, invente un récit à la première personne du singulier, sous forme de monologue. Depuis sa prison, Toutankhamon se souvient. Elle a été portée sur le trône à l'âge de 9 ans, mais le vrai pouvoir est resté aux mains de Senout, le grand prêtre, et de Horemheb, le chef des armées. Ce sont eux qui l'obligent à cacher son sexe puis, le moment venu, à disparaître.

## LIAISONS FOUGUEUSES

Fidèle à l'histoire, le roman situe le règne de Toutankhamon à une période de crise politico-religieuse. Auparavant, le pharaon Akhenaton

a introduit une réforme qui promeut Aton, dieu unique, symbolisé par le disque solaire, au détriment d'Amon, le dieu alors dominant. Toutankhamon rétablit le culte d'Amon, sous la pression du clergé. La narratrice n'a de cesse de pleurer celui qu'elle a été forcée de renier, ce « *dieu ami de l'humanité, compatissant à l'égard de tous* », ce disque qui brillait « *pour tous, éclairant la vie du prince comme celle du plus humble serviteur* ». S'identifiant à l'Égypte, elle estime que tout son malheur « *est causé par les hommes de guerre et les hommes de religion* » : « *Les menteurs, ce sont les prêtres, je les ai toujours vus pratiquer le mensonge.* »

Sous la plume de Nabil Naoum, la reine est une femme qui a connu une passion totale et ambiguë à l'égard de Horemheb, l'amant tyrannique, et vécu des liaisons fougueu-

ses avec les proches, hommes ou femmes, qui ont partagé sa solitude. Elle les relate dans une langue sensuelle, impudique, qui imprègne toute sa méditation sur le pouvoir et la liberté.

Ces Mémoires d'une femme au regard lucide sur la société de son temps s'inscrivent dans l'épopée de l'Égypte ancienne. Mais le roman se lit aussi comme un écho à des thématiques arabes contemporaines : combat des femmes pour échapper aux tutelles archaïques, lutte entre le pouvoir laïque et les pressions du clergé, militarisation croissante des sociétés. Quand le romancier invente les « *processions d'affamés* » organisées par les paysans pour protester contre la pauvreté – et la répression qui s'abat sur eux –, le parallèle avec les mouvements sociaux actuels semble s'imposer.

Catherine Bédarida

# Les mauvais sentiments de Georges Darien

L'auteur de « Biribi » et « Bas les cœurs ! » abhorrait la passivité, la résignation, l'humanisme et, par-dessus tout, la bourgeoisie française.

« Omnibus » lui rend hommage en réunissant sept de ses romans

**VOLEURS !**  
de Georges Darien.  
Préface  
de Jean-Jacques Pauvert,  
Omnibus, 1370 p., 25 €.

Georges Darien (1862-1921) fit tant d'efforts pour paraître odieux à la plupart de ses contemporains qu'il est difficile de ne pas avoir a priori favorable sur cet anarchiste individualiste qui mit sa vie et ses écrits en accord avec ses idées. *Voleurs !*, qui réunit sept de ses œuvres – *Biribi*, *Bas les cœurs !*, *Le Voleur*, *L'Épaulette*, *Les Pharisien*, *Gottlieb Krumm*, *La Belle France* –, est l'occasion de prendre conscience ou de se rappeler l'étonnante modernité de cet écrivain au style acéré et aux formules cinglantes.

Jean-Jacques Pauvert souligne dans la vibrante préface de cette réédition combien André Breton avait été impressionné par son autoportrait dans *Les Pharisien*, à travers le personnage de Vendredieu : « C'était une sorte de barbare intolérant et immiséricordieux. Il avait été très malheureux déjà, à différents titres. Et, de la compulsion de ses souvenirs douloureux, il était entré en lui une grande haine des tortionnaires et un grand dégoût des torturés. » Tout est dit. Darien abhorrait la passivité, la résignation, l'humanisme et les bons sentiments. Nul doute que notre époque lui aurait inspiré sarcasmes et saillies.

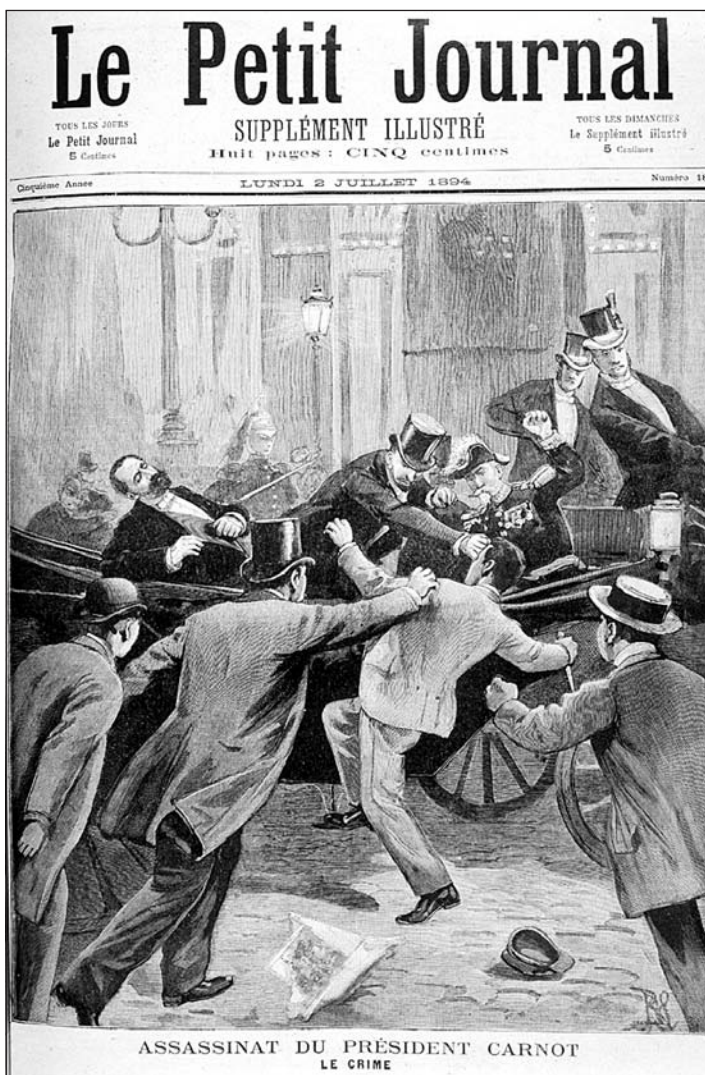
Sa haine irréductible de la bourgeoisie française doit beaucoup au dégoût que lui inspira son milieu

familial. Ses parents, des petits commerçants, se réfugièrent à Versailles pendant la Commune de Paris. Un symbole pour celui qui devint un réfractaire à tous les pouvoirs. Il s'engagea dans l'armée en 1881 pour fuir les siens. Une erreur qu'il paiera cher car son incompatibilité d'humeur avec la médiocrité ambiante lui vaudra d'être condamné le 23 juin 1883 par un tribunal militaire à un séjour dans une unité disciplinaire en Tunisie. Il y supportera l'inhumanité jusqu'à sa libération, en mars 1886.

## VENGEANCE PAR LES MOTS

Cette épreuve le marquera à vie. Sa mémoire n'est plus qu'une plaie dont sortiront toutes ses humeurs. C'est un homme de 24 ans, dur, révolté et sans pitié, qui revient. Sa vengeance passera par les mots. *Biribi*, achevé en 1888, ne sera publié que deux ans plus tard. C'est une charge impitoyable contre la caste militaire. « *L'armée*, écrit-il, *c'est le cancer social*. » Mais il décrit aussi sans complaisance combien les victimes sont complices du système qui les oppresse et les prive de dignité. Tous coupables. Moi, en premier. Darien ne dérogera jamais à cette vision de l'espèce humaine.

*Bas les cœurs !* paraît en 1889. C'est une peinture effrayante de la guerre de 1870 et de la répression de la Commune de Paris. Darien, songeant sans doute à ses parents, y fustige la bourgeoisie française qui encouragea les massacres et réclamait toujours plus de sang. Il



La « une » du « Petit journal » consacrée à l'assassinat du président de la république Sadi Carnot par l'anarchiste italien Caserio, en 1894.

condamne au passage toutes les formes de patriotisme, et Gambetta n'est guère mieux traité que Thiers. C'est aussi, peut-être, une manière de signifier qu'il n'appartient jamais à un milieu littéraire qui s'était distingué par la bassesse de ses écrits pendant et après la Semaine sanglante. En particulier un certain Emile Zola, qui, dans *Le Sémaphore de Marseille*, poursuivait de sa haine les communards, fussent-ils morts.

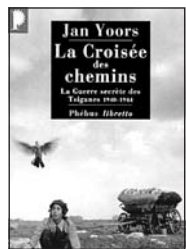
Son chef-d'œuvre, *Le Voleur*, paraît en 1897. Il est salué par Séverine et plus étrangement par Charles Maurras. Darien l'a écrit à Londres où, à l'instar d'autres anarchistes, dont Zo d'Axa et Michel Zévaco, il a dû se réfugier après l'assassinat du président de la République Sadi Carnot par Caserio. Il y narre avec allégresse les aventures et méfaits de Georges Randal, un jeune bourgeois entré en délinquance par nécessité mais aussi par refus de l'ordre social. Darien n'en fait pas pour autant

un héros. Son voleur exerce une profession comme une autre. Ni pire ni meilleure. Il est un rouage de la société. Ce roman est une apologie de l'individualisme et du cynisme. Darien y décrit si bien les bas-fonds que d'aucuns ont prétendu sans preuves qu'il les aurait fréquentés de très près. Malgré l'enthousiasme de quelques lecteurs dont Alfred Jarry, Alphonse Allais et Rachilde, ce sera un nouvel échec. Il faudra attendre sa réédition par Jean-Jacques Pauvert, en 1955, et surtout l'adaptation cinématographique de Louis Malle, en 1966, pour que ce roman touche enfin un large public.

Darien, au fil des années, s'enfonçait dans une sorte de solitude hautaine. La haine le rongait. Si dans *Les Pharisien* (1891), il prenait pour cible Edouard Drumont devenu depuis la publication de *La France juive* le porte-parole des antisémites, il se déchaîna contre les Français dans *La Belle France* (1901), son pamphlet le plus radical. Même les anarchistes, coupables d'être trop timorés à ses yeux, y sont vilipendés. Pour Darien, il n'y a plus rien à attendre d'un peuple amoureux de la servitude. Fallait-il donc que Darien fût désespéré pour avoir sollicité aux élections législatives et municipales de 1912 les suffrages de ceux qu'il méprisait ! Les dernières années de son existence seront marquées par la tristesse et la misère. On songe aux derniers mots du *Voleur* : « Ah ! Chième de vie !... »

Pierre Drachline

## ZOOM



### ■ LA CROISÉE DES CHEMINS, de Jan Yoors

Mai 1940. L'exode. Dans la foule des « citadins au teint plombé » se détachent, vêtus de couleurs « comme les fleurs des champs », les Rom habitués au nomadisme. Si, comme les Belges récemment envahis et les Français qui vont l'être, ils fuient l'avancée des troupes allemandes, ils ont une raison particulière de prendre la route. Qualifiés par les nazis du terme d'*artfremdes Blut* – « sang étranger » –, les Tsiganes sont soumis aux mêmes persécutions que les juifs. Avec une sobriété d'écriture assez rare pour un tel sujet, le narrateur relate leur résistance dans tous les pays occupés – Paris en bonne place. Sur le point de départ d'une délicate histoire d'amour, Jan Yoors déploie la vaste saga de la persécution des « fils du vent » et de la guerre secrète qu'ils ont menée. Un tel témoignage sur un drame peu connu transmis par un tel talent d'écrivain, cela donne une œuvre importante et nécessaire.

P.-R. L.

Traduit de l'anglais par Isabelle Chapman, Phébus, « Libretto », 250 p., 8,90 €.

### ■ LA FIN DE L'ÉTÉ, de Setouchi Jakuchō

Se peut-il que les relations amoureuses ne soient jamais qu'un lent apprentissage aux regrets ? Une femme et ses amants. Posée entre deux hommes comme au bord du vertige, entre deux perceptions, deux sentiments de soi-même, Tomoko vit les doubles serments comme une douleur nécessaire. Shingo et Ryota. L'écrivain raté. Et l'autre avec lequel elle a déjà vécu. Se partager. Désir et lassitude. Le texte avance dans le silence et les mots esquissés. Le trouble. Les refus et les rêves. Publié en 1962, ce roman autobiographique fit scandale au Japon. Moins peut-être par le côté scabreux de la situation face à la morale de l'époque que par la charge émotionnelle qu'il recèle. Et qui reste intacte.

X. H.

Traduit du japonais par Jean-François Gény, éd. Philippe Picquier, « Poche », 180 p., 7 €.

### ■ LA DERNIÈRE LÉGION, de Valerio Manfredi

En mai, les lecteurs français découvraient avec *Le Tyran de Syracuse* (Plon, 372 p., 21 €) un portrait singulier de Denys l'Ancien, sous la plume d'un spécialiste de l'Antiquité auteur déjà d'une superbe trilogie romanesque sur Alexandre le Grand (Pocket). Après l'évocation de ce champion de l'hellénisme, Manfredi revisite la lente agonie de l'Empire romain à la fin du V<sup>e</sup> siècle. Le légionnaire Aurelius part s'assurer du fils d'Oreste, patricien à la tête de l'Empire réfugié à Plaisance. Promis à la pourpre, le jeune Romulus Augustule est enlevé, délivré, puis erre avec sa maigre troupe guidée par un vieil homme, Ambrosinus, son précepteur, sorte de mage initié aux pratiques druidiques. De son vrai nom Myrdin Emreis, il livre là ses Mémoires où ne manque pas même l'épée magique Excalibur. Merlin, puisque c'est de lui qu'il s'agit, fait ainsi le lien entre le monde de la virtuosité romaine et celui des preux, tout en livrant au fil du voyage une leçon sur le gouffre ouvert entre une petite élite et une plèbe défavorisée.

Ph.-J. C.

Traduit de l'italien par Claire Bonnafoux, Pocket, 544 p., 7,80 €.

## Conversation au bord du gouffre

Dans un récit poignant, le Mozambicain Mia Couto concentre les thèmes de l'amour et de la mort

### TOMBE, TOMBE AU FOND

DE L'EAU  
(Mar me quer)  
de Mia Couto.  
Traduit du portugais  
(Mozambique) par Elisabeth  
Monteiro Rodrigues,  
éd. Chandeigne, 78 p., 12 €.

Mia Couto est mozambicain. Né en 1955, il appartient à une famille portugaise qui s'était installée au Mozambique quelques années avant sa naissance. Journaliste, il a participé à la lutte pour l'indépendance avec le Frelimo et est resté au pays après l'indépendance de 1975. Il est l'auteur de poèmes, de romans et de nouvelles. Un premier roman, *Terre somnambule*, a été traduit en 1994 chez Albin Michel. Le même éditeur a publié d'autres titres, dont des nouvelles reprises en 10/18.

Bref, débarrassé de toute la pompe romanesque, le récit que publie aujourd'hui Michel Chandeigne – qui a paru il y a cinq ans au Portugal – semble en même temps lourd d'un poids immense de mémoire, de passé, d'usages et de tradition. Mais tout cela est en arrière, comme une matière ancienne dans laquelle l'auteur a puisé et dont il n'a retenu que certains éléments significatifs, universels. La concision, ici, ne trompe pas : elle est le contraire d'une facilité, d'une désinvolture ou d'une paresse. Elle permet au contraire de tendre l'écriture, de la concentrer sur son sujet.

### ENCOMBRANT DÉSIR

Un homme noir, ancien pêcheur, Zeca Perpétuo, et une grosse femme mulâtre, Dona Luarmina, sont voisins. « Ce n'est qu'après m'être retiré de la pêche que je me suis aper-

çu que je caressais des désirs pour la voisine. J'ai commencé par des lettres, des messages à distance. A cause de mes insinuations amoureuses, Luarmina avait appris mille défenses. Elle me déniait toujours ses faveurs, se refusait. » Pour détourner Zeca de son encombrant désir, pour le dissuader de lui faire la cour, la femme l'invite à se souvenir : « Parlez-moi de votre passé. » Une complicité s'établit. A ce passé, à l'histoire de ses parents, de son père et de la femme disparue en mer qu'il avait aimée, il va mêler ses rêves.

« Et vous, Luarmina, vous vous rappelez votre famille ? Mais elle n'a pas répondu. Son passé était comme le futur de nos langues : il commençait à peine terminé, comme un lézard mangé par sa propre queue. Le reste se dissolvait en brunes de tristesse... »

Le dialogue de Zeca et de Luarmina se poursuit au bord de l'océan Indien. Les paroles de l'un et de l'autre prennent un accent étrange, donnant à l'histoire de chacun une ampleur inattendue, entre la prophétie et la lecture hallucinée du passé. De cet échange naît une vision du monde âpre, tragique. L'histoire de l'humble pêcheur et de sa famille prend la dimension d'un mythe, ou d'une légende. C'est comme si la vie et la mort, l'amour et la chair allaient ensemble selon une « conjugaison » mystérieuse. De même les éléments, terre, eau et feu. Et aussi le rêve, le cauchemar et l'état de veille... « Si je dors je me noie, si je veille je perds la raison. Le rêve me manque, tout ce que je voudrais c'est rêver », dit le narrateur de ce poignant et magnifique récit.

P. K.

## Pelafina ou la lucidité de la folie

### LES LETTRES DE PELAFINA

par Pelafina H. Lièvre  
de Mark Z. Danielewski.  
Avant-propos de Walden  
D. Wyrtha, traduit de l'anglais  
(Etats-Unis) par Claro,  
Gallimard, « Folio », 118 p., 4,10 €.

Ceux qui ont considéré *La Maison des feuilles*, de Danielewski (Denoël, 2002), comme une sorte d'objet littéraire non identifié, un roman-enquête par trop labyrinthique et arborescent, on ne saurait trop conseiller la lecture des *Lettres de Pelafina*, aujourd'hui disponible en poche. Ces textes étaient d'abord contenus dans l'Annexe II-E de *La Maison des feuilles*, le premier roman – 700 pages – que cet homme né en 1966, fils d'un cinéaste

d'avant-garde, a mis douze ans à écrire – il a été publié aux Etats-Unis en 2000. Puis ils ont fait l'objet d'une édition à part (Denoël, 2003). Ce qui figurait dans *La Maison des feuilles* est augmenté de onze lettres inédites et d'une préface de Walden D. Wyrtha.

Pelafina H. Lièvre, Walden D. Myrtha et les autres n'existent peut-être que dans l'imagination foisonnante de Mark Danielewski, magnifiquement servie par la traduction de Claro. Mais qu'importe. On n'a aucune envie de découvrir ce qu'il en est vraiment. On sait que Danielewski adore multiplier les strates narratives, jouer des variations textuelles et graphiques et que son propos, comme son style, ne manquent pas d'intérêt.

### EXTRÊME LUCIDITÉ

Dans son roman, il était clair que l'enfer était, pour chacun, un passage obligé. L'enfer, pour Pelafina, c'est l'asile où son mari – mort depuis – a décidé de la faire enfermer. Elle écrit à son fils, Johnny. Ses lettres parviennent-elles à leur destinataire ? On n'en a aucune preuve. Si oui, lui répond-il, comme elle le laisse croire ? Ce n'est pas plus

évident. Lui a-t-il vraiment rendu visite à plusieurs reprises ? On peut en douter.

Mais ces lettres, censées être écrites entre juillet 1982 et mai 1989 – le 4 mai 1989, Pelafina, 59 ans, se suicide « au moyen d'un drap de lit suspendu à un crochet de placard », selon le rapport de l'hôpital –, sont passionnantes. Très bien écrites, par une personne cultivée, faisant preuve d'une extrême lucidité, à l'intérieur même de sa folie.

Peu à peu, on comprendra ce que fait à l'asile cette mère « qui ne supporte pas d'être remplacée » – son fils, encore un garçonnet au moment de son internement, est confié à des familles d'accueil.

Comment cet amour fou, au sens propre, pour son enfant, l'a conduite à des comportements meurtriers. « Tu avais sept ans. (...) J'ai embrassé tes joues et ta tête et j'ai mis mes mains autour de ta gorge. » Comme dans le très beau *Journal d'Edith*, de Patricia Highsmith, plus l'état de Pelafina se dégrade, plus elle a le sentiment qu'il s'améliore de façon « en tous points remarquable ». En 1985, pourtant, Pelafina était très consciente de sa « pente farouche, et bien souvent

(...) hallucinatoire ». « C'est la triste vérité, parfois ta mère entend des choses. (...) Mais de penser à toi m'a apporté des moments de paix. »

« La seule mention de mon Johnny a fait resurgir de doux souvenirs de champs gorgés de pluie, de brins de menthe dans le thé et de voiliers voguant la nuit au milieu des phosphores chanteurs. »

Sans doute Pelafina n'était-elle pas faite pour le quotidien, mais pour ses rêves où on la suit avec un bonheur doublé d'une certaine angoisse.

Jo. S.

### À NOS LECTEURS

La liste des parutions des livres au format poche du mois de septembre est disponible sur le site [www.lemonde.fr/livres](http://www.lemonde.fr/livres) : cliquer sur pratique, ensuite Livres et dans le Catalogue cliquer sur Livraisons poches

# La grammaire du monde

Philippe Descola invite à dépasser l'opposition entre nature et culture, en lui retirant sa « valeur d'étalon »

**PAR-DELÀ NATURE ET CULTURE**  
de Philippe Descola.  
Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 624 p., 35 €.

Expliquer, dans un même mouvement, l'unité de l'humanité et la diversité des manières d'être au monde et de lui donner sens, tel est le fascinant défi auquel s'affrontent tous les grands textes d'anthropologie, quelles que soient leurs options théoriques. L'ouvrage de Philippe Descola a cette ambition-là, entre interrogation fondamentale et savoir concret, ciel des idées et pâte des sociétés. Professeur au Collège de France et directeur du laboratoire d'anthropologie sociale fondé par Claude Lévi-Strauss, dont il fut l'élève, il s'est fait notamment connaître par une très belle recherche sur les Achuar (1), des Indiens Jivaro vivant entre Equateur et Pérou, dont la vision du monde diffère grandement de la nôtre.

Pour les Achuar en effet, l'homme, les animaux, les plantes ou les esprits n'appartiennent pas à des réalités séparées. Tous également dotés d'une âme, ils peuvent communiquer : les hommes, habiles chasseurs, voient le gibier comme un interlocuteur avec lequel s'instaure une relation de respect mutuel, et les femmes, maîtresses des jardins, s'adressent aux plantes comme à des enfants qu'il convient d'élever avec fermeté. Or cette façon de considérer l'ensemble des « existants » comme les partenaires d'une sociabilité généralisée n'est pas une lointaine exception amazonienne, elle se retrouve chez divers peuples d'Asie, d'Amérique ou d'Océanie.

Il faut donc se rendre à l'évidence : les grandes oppositions familières

entre humain et non-humain, nature et culture, sauvage et domestique, qui permettent de ranger de part et d'autre les êtres, les lieux et les choses n'ont rien d'universel. Elles appartiennent à l'histoire de la pensée occidentale, où elles apparaissent en outre assez tardivement et sont dépourvues de significations dans d'autres systèmes de pensée.

Ainsi, le dualisme nature/culture ne date que d'un siècle, mais il a exercé une influence déterminante sur l'ethnologie, non sans déformer son regard sur les peuples qui ignoraient une telle coupure. Certes, pour combattre les préjugés à l'encontre de ceux que l'on désignait comme des « primitifs » ou des « sauvages », il a pu être un moment nécessaire et salutaire d'affirmer qu'affranchis de l'état de nature ils appartenaient tous à l'humaine culture. Mais alors que de multiples recherches, en primatologie notamment, incitent à dépasser ce dualisme pour mieux comprendre le processus d'hominiation, il est également grand temps de lui ôter sa « valeur d'étalon » et d'admettre que la nature est « une fétiche qui nous est propre ».

Pour Philippe Descola, considérer notre vision du monde comme une version parmi d'autres et les mettre toutes sur un même plan d'analyse est la première étape d'un parcours plus ample et ambitieux. Car de là, il s'agit de remonter aux « schèmes généraux » grâce auxquels tout individu identifie ce qui existe autour de lui et construit ses relations avec l'environnement et autrui. Posant comme hypothèse préalable que chaque humain « se perçoit comme

une unité mixte d'intériorité et de physicalité » et qu'il projette cette distinction sur ce qu'il voit, l'anthropologue, fidèle à la méthode structurale, isole quatre schèmes d'identification des « existants », quatre façons de combiner différences et ressemblances sur ces deux plans matériel et moral. Chacun correspond à un système observé en divers continents.

Ainsi, dans l'animisme, très présent en Amazonie et pas seulement chez les Achuar, humains et non-humains se rapprochent par une même intériorité et diffèrent par les formes et les corps. Dans le naturalisme moderne, au contraire, les lois de la matière et de la vie établissent un lien fondamental, alors que la culture, vue comme l'apanage de l'humanité, instaure une rupture radicale.

## SCHEMES D'IDENTIFICATION

Quant au totémisme, particulièrement répandu en Océanie, il établit une continuité morale et physique entre des groupes d'humains et de non-humains auxquels les premiers se rattachent. Son opposé est « l'analogisme » pour lequel, comme chez les Dogons d'Afrique de l'Ouest, chaque être est formé de composants multiples et mobiles. Dominants dans telle ou telle configuration, ces schèmes d'identification ne sont pas exclusifs les uns des autres et peuvent coexister à des degrés divers. Nulle raison de s'étonner qu'un Européen profondément imprégné de naturalisme prête à l'occasion une âme à son chat.

Les schèmes de relation, eux, sont classés en fonction du fait qu'il y a ou non équivalence des « existants » et réciprocité du lien



GILLES RAPAPORT

qu'ils nouent. Philippe Descola limite son analyse à deux séries d'exemples : l'échange, la prédation, le don, relations potentiellement réversibles établies entre des entités équivalentes et la production, la protection et la transmission, relations univoques entre entités inégales. Il souligne, en particulier, les affinités entre les premières et les cosmologies animistes, comme entre les secondes et le naturalisme moderne. En territoire animiste, on ne trouve « ni castes d'artisans spécialisés, ni culte des

ancêtres, ni lignages fonctionnant comme des personnes morales, ni démiurges créateurs, ni goût pour les patrimoines matériels, ni obsession de l'hérédité, ni flèche du temps, ni filiations démesurées, ni assemblées délibératives ». Sur les terres du naturalisme, l'échange est réduit à sa variante marchande, le don à sa plus simple expression, la prédation existe bien sous la forme d'une mise à sac des ressources de la terre, mais elle ne correspond pas à une « incorporation d'autrui indispensable à la définition de

soi ». Enfin, si la production règne, la transmission s'affaiblit et les avantages de la protection ne s'étendent guère jusqu'aux non-humains. Philippe Descola ne cherche pas à proposer des modèles de vie commune, mais s'inquiète de nos aveuglements, et cette grammaire du monde est aussi un éloge du divers qui l'habite.

Nicole Lapiere

(1) *Les Lancas du crépuscule. Relations Jivaro, Haute-Amazonie*, Plon « Terre humaine », 1993.

# La technique, comme intelligence et comme piège

**L'INVENTION DANS LES TECHNIQUES**  
Cours et conférences de Gilbert Simondon.  
Edition établie et présentée par Jean-Yves Chateau, Seuil, « Traces écrites », 354 p., 30 €.

**L'ENGRENAGE DE LA TECHNIQUE**  
Essai sur une menace planétaire d'André Lebeau.  
Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 266 p., 19,90 €.

La culture ignore dans la réalité technique une réalité humaine. Cette affirmation du philosophe Gilbert Simondon (1924-1989) permet de saisir le point de départ de sa démarche intellectuelle. Ce fut l'une des plus originales de son temps – on commence, enfin, à le comprendre. Alors que la plupart des penseurs ont considéré les techniques comme indignes de leur attention, il a consacré sa vie et sa puissance d'analyse à ce monde qui dépend de nous et dont, désormais, nous dépendons. Le grand mérite de Simondon est de n'avoir pas partagé les préjugés dominants de son temps. Il n'a pas suivi ceux qui pré-

sentaient la foisonnante inventivité technicienne comme un dévoilement de la nature, qu'il faudrait déplorer avec des trémolos poétiques. Le pathos geignard et craintif d'une prétendue déshumanisation qui nous guetterait à mesure que les machines se développent lui est demeuré tout à fait étranger.

## IMPRESSIONNANTE CLARTÉ

Ce philosophe méticuleux s'est efforcé de saisir le type particulier de réalité que constituent les objets techniques, dans leur diversité comme dans leur évolution. Sa thèse complémentaire, *Du mode d'existence des objets techniques*, soutenue en 1958, et rééditée chez Aubier en 2001, est en passe de devenir un classique. Après une longue éclipse, on redécouvre en effet l'importance et l'ampleur de sa pensée. Des lecteurs actifs, comme Gilbert Hottis ou Bernard Stiegler, y contribuent. De jeunes chercheurs s'intéressent à ses concepts. L'œuvre de Simondon apparaît aujourd'hui vaste et ambitieuse. La publication de larges extraits de ses cours et conférences dans l'utile collection « Traces écrites » est donc une heureuse initiative. Voilà une excellente façon d'entrer dans cette œuvre si on ne la connaît pas encore.

On y découvre un penseur laissant de côté les généralités pour s'intéresser aux wagonnets des mines, à la construction des voutes, à l'évolution des chaudières, aux mutations des lampes (à huile, à pétrole, à gaz...). Ce lecteur d'Aristote n'ignore pas comment fonctionne un téléphone ni un moteur à explosion. Ses cours, notamment celui professé en 1968-1969 à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, ne se réduisent évidemment pas à une encyclopédie historique des techniques. Simondon analyse, éclaire, classe – avec l'impressionnante clarté d'une intelligence conceptuelle rare. Il distingue notamment entre les objets techniques « passifs » (les outils que l'artisan doit manier pour qu'ils agissent), les objets « actifs » (les machines-outils, les automates que l'opérateur se contente de surveiller et de réparer) et les « dispositifs à information » (ordinateurs, réseaux). Il insiste surtout sur la spécificité de l'invention technique : ni découverte de hasard ni simple manifestation de la créativité, cette invention transindividuelle se poursuit d'une époque à une autre.

Le travail d'André Lebeau aborde des questions voisines dans une

perspective fort différente. Il s'agit, là aussi, de définir la spécificité du monde de la technique, mais surtout d'appréhender la totalité du processus – des silex taillés à l'épuisement des réserves de pétrole – et de dégager les raisons de sa prodigieuse accélération. La principale raison est sans doute la mémoire « exosomatique » (hors du corps) formée par la technique elle-même : outils, machines, usines, réseaux constituent une mémoire-monde, contribuant non seulement à leur propre reproduction mais aussi à leur accroissement permanent. André Lebeau montre de manière intéressante comment se développe ce gigantesque processus, dans une interaction permanente avec la nature, les ressources énergétiques et les diverses formes de vie.

## INÉLUCTABLE CRISE

Il est toutefois difficile de partager son catastrophisme. Le dernier chapitre, intitulé « Les portes de la nuit », annonce le piège qui nous attend, où l'humanité courrait à son extinction. Le constat de départ est évident : nous continuons à tabler sur la croissance – industrielle et démographique – alors que le terrain de jeu terrestre est

limité. Une crise se profile donc, inéluctablement, dans un horizon proche. Tout le monde ou presque est désormais au fait de cette situation.

La particularité de l'analyse d'André Lebeau est de fermer toutes les issues : selon lui, l'humanité ne pourra pas arrêter le processus en cours, pour des raisons principalement liées au fonctionnement même de notre cerveau. Elle ne pourra pas non plus coloniser d'autres espaces, lunaires ou mar-

tiens. Sauf mutation génétique, à son tour improbable, l'espèce humaine se trouverait donc vouée aux guerres, aux pandémies et finalement à la disparition. Seule espèce vivante terrestre capable d'inventer un monde technique, elle s'éteindrait, éliminée par le piège qu'elle a elle-même construit. Est-ce donc une analyse sérieuse, ou l'énième manière de jouer à se faire peur ?

Roger-Pol Droit

## ZOOM



**L'OBSESSION DU COMLOT**, de Frédéric Charpier. Journaliste, écrivain et auteur, entre autres, d'une récente enquête consacrée à l'histoire du

groupe fascisant Occident, Frédéric Charpier retrace deux siècles de chimères conspirationnistes, depuis les élucubrations réactionnaires de l'abbé Barruel (derrière la Révolution de 1789, une poignée de complotiers antichrétiens) jusqu'aux plus lucratives des impostures contemporaines (Thierry Meys-

san, négationniste en temps réel), en passant par les « ragots colportés » autour des « affaires » Kennedy, Lady Diana ou encore Bérégovoy. S'inquiétant de voir cette rhétorique délirante (la vérité est ailleurs...) s'insinuer « un peu partout, dans la presse ou à la télévision », l'auteur rappelle que le développement d'Internet lui offre désormais « une tribune mondiale », et affirme que l'extrême droite en fut (et en reste) « la plus fidèle et obstinée propagandiste ». J. Bi. Ed. Bourin, 240 p., 19 €.

## L'INVENTION DE BALZAC.

Lectures européennes, de Susi Pietri. Entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup>, dans l'esprit de beau-

coup d'écrivains, et pas seulement des romanciers, naît un « Balzac imaginaire ». « Quelques protagonistes majeurs de la scène littéraire européenne entre les deux siècles » (James, Rilke, Hofmannsthal, Svevo, Tchekhov, Strindberg...) redécouvrent *La Comédie humaine* et intègrent le projet balzacien à leur univers mental et littéraire. L'auteur a étudié cette postérité et les « tournants » esthétique et critique qui s'accomplissent alors au travers de nombreux exemples ; elle a détaché les pages les plus significatives qui témoignent de la présence de cette « figure hyperbolique ». P. K. Presses universitaires de Vincennes, 242 p., 21 €.

## CHARLES DE GAULLE ET LA JEUNESSE

Fondation Charles-de-Gaulle. Fruit d'un colloque organisé en 2003, cet ouvrage complète sur un sujet peu traité la jeunesse, le bilan du gaullisme. Mêlé dès 1914 aux tragédies de l'histoire, le Général inspirait plus le respect que le copinage. Mais il sut incarner la jeunesse de la France, sa renaissance, en 1940 et 1958. Alternant témoignages de fidèles et communications d'historiens, ce livre insiste sur la signification de ces moments-clés. Il passe en revue l'action de De Gaulle en faveur des générations montantes et analyse sa vision de la jeunesse, sans nier sa cécité de mai 1968. B.-L. G. Plon, « Espoir », 628 p., 26 €.

Dans « Le Livre pour enfants », l'écrivain et cinéaste se dévoile, sans pour autant sacrifier au genre autobiographique

# Christophe Honoré, nouvelle adresse

Christophe Honoré est cinéaste. Pourtant il n'est jamais aussi juste qu'en écrivain. Parce que là, rien ne le freine. Seule l'énergie compte, le processus créatif en cours, l'expérience avec la force du défi puisqu'il n'y a que l'indicible qui l'intéresse. Comme un vertige dont on n'approche jamais sans risque. Mais à quoi bon la prudence ? Cette fausse garantie que la vérité existe, comme une déesse tutélaire, qui impose un respect si confortable.

Pas de respect chez Honoré. Aucune tentation de jouer le jeu. Lui seul découvre les règles au fur et à mesure de ses prises de risques, quitte à passer pour un ingrat quand on le sollicite pour figurer parmi ces jeunes romanciers à la mode dont la dégainée de mannequin retient plus que l'engagement littéraire. Lui refuse ces compromis-

*je suis le crétin de cette table, pas assez écrivain pour qu'on prenne la peine de lire mes livres, certainement pas cinéaste puisqu'on interroge devant moi un autre, un cinéaste certifié, afin de déterminer si je suis apte à mener ce genre de projet, bien légitime.* »

Pourtant, dès son premier livre, Honoré s'est imposé. Par son ton, sa conviction que l'écriture seule peut tenter d'approcher la part d'ombre qui nous hante. Avec *Tout contre Léo*, il fit, à 25 ans, une entrée fracassante dans le monde du livre de jeunesse, la porte la moins bien gardée de la littérature, parce qu'on la croit trop conventionnelle ou trop étroite pour mériter un vigile. Cette histoire d'amour fraternel et de mort, perte d'une innocence que les « grands » jugent à tort nécessaire de préserver – le petit Marcel peut-il savoir que son frère Léo va mou-

Il fit, à 25 ans, une entrée fracassante dans le monde du livre de jeunesse, la porte la moins bien gardée de la littérature, parce qu'on la croit trop étroite pour mériter un vigile

sions, ces errements qu'on excuse volontiers comme une triste nécessité de l'heure. Christophe Honoré ne reconnaît que la sienne : écrire sur l'incapacité d'écrire, sur ce dont on se sent incapable de rendre compte. Cela lui a valu jusqu'ici quelques souvenirs singuliers, d'un plateau de télé où le mystère au cœur de *La Douceur* (comme *L'Infamille*, le titre réparait en « Points » Seuil, n° 1366 et 1365) fut livré brutalement par l'animateur impatient de pointer crûment le scandale du texte, à cette autre occasion manquée, toujours à la télé, dont il se sert en ouverture du *Livre pour enfants* (éd. de L'Olivier, 180 p., 16 €). Invité face à Isabelle Adjani, il est le jeune cinéaste inconnu chargé de rendre humaine une star capable de distinguer un talent naissant (elle, au moins, a vu son travail, et ne participe pas au chœur de ceux qui crient à l'imposture parce qu'il s'essaie à adapter Bataille au cinéma). « *Bataille, il le dit comme il taperait sur un tambour, les assonances le comblent, il dit jeune homme, il ne dit pas écrivain, il ne dit pas jeune cinéaste, il dit fou et j'entends crétin, parce que*

rir du sida ? », connaîtra un nouveau malentendu cinq ans plus tard, lorsque Honoré, qui se résout à adapter et à réaliser lui-même le téléfilm que veut en tirer M6, voit son premier long métrage remis dans les placards de la chaîne, sous prétexte d'une ébauche de scène d'amour entre deux jeunes hommes, jugée irrecevable. Malentendu puisque l'image ne s'intéresse qu'au désir, au rapport des corps, à l'élan, à la peau scénarisée pour faire le point sur l'état du désir. « *La force de cette scène, c'est la durée. La scène prend corps et ça devient intéressant pour donner à voir, analyser où en est le désir de Léo.* » Ce premier opus ne sortira donc qu'en DVD, trois ans plus tard.

Il avait pourtant, comme à ses débuts en littérature « adulte », joué à fond de la nouveauté de l'outil, s'essayant à toutes les intuitions cinématographiques qu'il précise bientôt avec *17 fois Cécile Cassard*, puis *Ma Mère*. Honoré se vit en « expérimentateur » qui « ne regrette rien » de ses tâtonnements, même s'il sait qu'il « ne pourra[it] plus écrire L'Infamille ». Un moment-clé mais déjà derrière



lui. Comme « *autant d'étapes de ma construction* ».

Pourtant *Le Livre pour enfants* marque une inflexion. Décisive.

Lui qui ne s'intéresse qu'à cerner l'échec, la chute, ou plus largement à dire l'inabouï, l'inachèvement, se dévoile plus intimement sans sacrifier vraiment au registre autobiographique. Certes, il y raconte, sans masque, son enfance bretonne, ses éveils et ses craintes, le drame que fut la disparition de son père lorsqu'il avait 15 ans.

Mais lui qui voudrait être caractérisé par sa quête du scepticisme, perçue comme une éthique (« *ce scepticisme sur la vérité qui ne fait jamais rien prendre pour acquis, puisque tout est à la fois vrai et faux* ») cesse d'avancer seul. Et, comme pour ses livres destinés aux

plus jeunes, il se résout à adresser ce « roman » à un « lecteur confident ». C'en est fini de douter du destinataire. « *J'ai lutté contre l'idée d'écrire pour quelqu'un, je me suis répandu sans craindre le ridicule sur mon obstination à n'écrire pour personne, à juste écrire, par discipline, comme on va à l'église, une gymnastique pour mon âme abîmée, une si minuscule transe, une fragile expérience, mais non, j'écris libre pour.* » Aussi nous livre-t-il, comme des pièces d'archives, lui qui les déteste, l'« épave de livre pour enfants qu'[il] traîne depuis des années », cette autobiographie de ses dix ans qui occupe treize pages et dévoile la défiance de l'écrivain envers le souvenir, l'autofiction et ce qu'on tient d'ordinaire pour le réel.

En admettant enfin l'écoute complice du lecteur, Honoré va plus loin, s'efforce de « tout dire », moins du factuel que du ressenti. Ainsi tomber amoureux, « *c'est se mettre à écrire une histoire, entrer dans la fable. C'est le temps et non le personnage qui lance la fiction, comme c'est le temps qui met fin à la fiction, qui se ramasse, se replie, interdit la suite d'un récit* ». Le dialogue se fait plus intime : « *J'ai cru à cette conception circonstancielle du sentiment, et finalement ça ne marche pas, en tout cas pour moi ça ne marche pas parce que le sentiment a tou-*

jours perduré chez moi à la rupture, même lorsque j'étais celui qui rompait, dans un sens, c'est toujours moi qui ai annoncé la fin des histoires, toujours été le tyran, l'écrivain qui estime et décide et impose, sauf une fois. » Mais la « *légitime demande* » du lecteur n'autorise pas tous les aveux, et Christophe ne livrera pas cet « *impossible amour* ». Pour sa « *survie morale* ».

Au point d'intimité atteint, l'écrivain peut bientôt supplier son lecteur de « *ne jamais, au grand jamais, commenter le livre pour enfants d'un écrivain avec l'adjectif « charmant », sauf si tu tiens à l'humilier et que tu n'es pas contre le voir mourir sous tes yeux dans des souffrances abominables* ».

Pas de risque en fait tant les intrigues de Christophe Honoré sont

## CHRISTOPHE HONORÉ

### Romans « jeunesse »

A l'Ecole des loisirs, en « Neuf » : *Tout contre Léo* (1996), *C'est plus fort que moi* (1996), *Une toute petite histoire d'amour* (1998), *Mon cœur bouleversé* (1999) ; en « Mouche » : *Je joue très bien tout seul* (1997), *L'Affaire P'tit Marcel* (1998), *Zéro de lecture* (1998), *Les Nuits où personne ne dort* (1999), *M'aimer* (2004), *Torse nu* (2005) et *Noël, c'est couic !* (à paraître en novembre). Chez Thierry Magnier : *Je ne suis pas une fille à papa* (1998)

### Romans « adultes »

Tous à l'Olivier : *L'Infamille* (1997), *La Douceur* (1998), *Scarborough* (2002), *Le Livre pour enfants* (2005)

### Théâtre

*Les Débutantes* (1998), *Le Pire du troupeau* (2001)

### Cinéma

Réalisation : *Tout contre Léo* (2001), *17 fois Cécile Cassard* (2002), *Ma mère* (2004) ; co-scénario : *Les filles ne savent pas nager*, d'Anne-Sophie Birot (2002), *Novo*, de Jean-Pierre Limosin (2003), *Le Clan*, de Gaël Morel (2004)

graves, malgré parfois des allures de farces ou de contes, tel ce *Noël, c'est couic !* qui sort en novembre et où le petit Anton, héros récurrent des « Mouche » de l'Ecole des loisirs, finit en cadeau de Noël au pied du sapin, nouveau Jésus lové tout contre papa...

Honoré écrivain de la « modernité » ? Il confesse n'avoir pas d'idée de ce qui est moderne sauf au cinéma où le travail sur l'impur, l'inachèvement et l'intime lui semble la seule voie, où son goût du scepticisme et de la désacralité s'exprime pleinement. Du reste, il reconnaît que « *le peu qu'il peut avoir comme théorie sur la littérature lui vient du cinéma : Bazin, Deleuze, Truffaut, Daney, et non Barthes ou Genette* ».

Résolument, Honoré est un cinéaste. Mais, désormais, c'est aussi un écrivain qui a trouvé la juste adresse.

Philippe-Jean Catinchi

## EXTRAIT

« Je peine.

Je ne sais pas écrire comme ça. Se souvenir et écrire, chez moi ça ne marche pas ensemble. Toujours l'impression que les phrases sont à côté, en dessous des émotions que ma mémoire a triées. Toujours l'impression que l'élan nécessaire à l'écriture est freiné par ce regard en arrière. Je ne sais pas écrire. Comme une pâte, incorporer les œufs, la farine, le sucre, une heure au four, et voilà, le beau gâteau. Très mauvais pâtissier littéraire, je suis. Il

s'agirait pour moi dans ce livre de mélanger des morceaux de ma vie d'enfant de dix ans, des morceaux de vraie vie, les uns après les autres, présentés chacun de manière assez délicate et précise pour que, au moment de remuer l'ensemble, tout demeure compréhensible et agréable, et que même si la pâte n'est pas si lisse, pas sans grumeaux, l'écriture, comme une cuisson, transforme tout ça en un gâteau appétissant, voilà mon projet, mais je n'y arrive pas. »

(*Le Livre pour enfants*, page 44)

## Blanchot intime

Suite de la première page

Vadim Kozovoï, poète russe, traducteur et commentateur de la poésie française (de Paul Valéry à René Char et Henri Michaux), était né à Kharkov, en Ukraine, en 1937. De santé fragile, il passa plusieurs années au goulag et devint l'une des figures de la dissidence intellectuelle. En 1981, il obtint l'asile en France (il sera naturalisé en 1987), où sa famille le rejoindra. Après la fin du communisme, il se rendra à plusieurs reprises en Russie. Il meurt en mars 1999. La correspondance avec Blanchot commence en 1976 et se termine à la mort de l'écrivain russe. Ce sont surtout les lettres de l'ainé qui sont ici publiées, avec quelques réponses de Kozovoï.

Les deux hommes ne se rencontrent jamais durant ces vingt-trois années. En février 1981, Blanchot écrit : « *Rappelez-vous ce que disait Kafka : "Ah, comme je voudrais pouvoir bavarder !" Mais il ne le pouvait*

*pas, et je ne le peux pas. Cela ressentit comme une défaillance essentielle qui nous prive de la quotidienneté des rapports humains.* » Dans la même lettre, il dit aussi ceci à son correspondant qui s'apprête à arriver en France : « *Vous serez déçu par ce pays qui a d'une certaine manière disparu et qui n'est pas digne de sa disparition, sauf par quelques livres, l'espace de l'art et le souvenir.* » Blanchot, homme et artiste du crépuscule, écrivain du « désastre », apparaît dans ces mots : « *pas digne de sa disparition* »...

Tout appartient donc au domaine de l'écrit, et d'abord l'affectivité et l'amitié, dont Blanchot avait une conception tout aussi radicale que celle du secret. Je suis « *un errant qui ne bouge pas* ». Reclus, malade, accablé de travail, ayant à vivre le deuil de plusieurs de ses proches et amis (dont Robert Antelme), et aussi à subir, à partir de 1982, des attaques injustes et partiales sur son attitude politique avant la guerre, dans les années 1930 – de fait, il avait collaboré, jusqu'en 1938, à différentes publications d'extrême droite –, Maurice

Blanchot se montre un ami attentionné, tendre.

De quoi parlent ces lettres : de la situation de Kozovoï et de sa famille, des interventions de Blanchot auprès des instances officielles..., mais aussi et surtout de littérature – « *On n'échappe pas à la communauté littéraire* », dit-il en avril 1983 – et de politique en ces années cruciales où l'Empire soviétique s'effondre. Le Français se tient parfaitement informé de la situation en URSS, celles des années Brejnev, Andropov, Gorbatchev... Il lit *Le Monde*, approuve ou engueule tel ou tel correspondant du journal à Moscou.

Mais ce qui est extraordinaire, qui signale le trait essentiel et admirable de Blanchot, dans sa proximité avec Levinas, c'est ce « *rapport avec l'infinité du "pour l'autre"* », « *don immérité, don qui efface le partage du vivre et du mourir* ».

Patrick Kéchichian

Signalons l'excellent essai récent de Daniel Wilhem, *Maurice Blanchot, intrigues littéraires*, éd. Lignes-Manifeste, 134 p., 14 €.